

folklore

22

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement: 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne
ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome 3

4^{me} Année — N° 1

AVRIL 1941

Folklore (4^{me} année - n° 1)

Avril 1941

SOMMAIRE

Abbé PAUL MONTAGNÉ

Les Superstitions populaires "Audoises"

RENÉ NELLI

Jean de l'Ours

P. M. SIRE

Briso-fer ou Le Roi des Poissons

H. FERAUD

Le conte des petites chèvres

RENÉ NELLI

Bibliographie

LE FAIT FOLKLORIQUE

Les Superstitions populaires "Audoises"

Origine, tonalité, classification

(2^e Article) (1)

Toutes les Sociétés religieuses anciennes, celles des Egyptiens prohistoriques, des Celtes, des Grecs comprenaient deux classes bien distinctes. L'une dépositaire des secrets divins, des aspirations et des dogmes hautement spirituels, représentait les fidèles d'une religion fermée ou ésotérique; l'autre tout adonnée aux manifestations extérieures d'une croyance anthropomorphique était la religion exotérique dont vivait l'âme populaire.

Le haut sacerdoce en Egypte, les druides en Celtique, les initiés en Grèce formaient les membres de la religion ésotérique, adorateurs d'une divinité unique, Horus au bord du Nil, Apollon ou Dionisios en Grèce, Dieu dans les Triades. « La doctrine effective de ce haut sacerdoce, écrit Edgard Coulon, était la « purification progressive des âmes au cours d'existences successives et chez les trois peuples une même divinité figura « l'idéal lumineux de la perfection » (2).

Soumise aux caprices de ses facultés émotives et fabulatrices, aux calculs sans frein de son égoïsme, aux sollicitations et aux contraintes non contrôlées de son milieu physique, social et politique, la conscience populaire, incapable de dominer ces influences, a fait de sa religion primitive une institution à forme humaine, où les divinités sont sculptées à sa taille et les rites façonnés suivant ses désirs grossiers et capricieux.

Or toutes ces attitudes critiques ou spontanées de l'esprit et du cœur ont pris, dans le cours des siècles et chez les différents peuples, des formes si multiples et si diverses, que l'observateur averti aura peine à les rattacher à la même religion naturelle d'où elles dérivent et par la vertu intrinsèque et puissante de laquelle elles entretiendront plus ou moins, au cœur des civilisations, la même nostalgie d'un Au-delà, cette impulsion intérieure que le grand Spinoza définissait, le besoin invincible qu'a l'être humain de considérer toute chose « sub specie œternitatis », sous l'aspect de l'éternité.

Devant cette floraison abusive de dieux, de dogmes et de rites se sont dressés presque séculairement des réformateurs à pré-

(1) Voir 1^{er} article de l'Etude « Les superstitions populaires Audoises » dans le n° 20 Avril-Mai 1940.

(2) Le spiritualisme en Celtique, Grèce, Egypte et l'hypothèse atlantidicum, Edgard Collin..., Montbéliard..., Imprimerie Montbéliardaise : 1936.

tention de prophètes, et se disant chargés par mission divine de ramener à une doctrine plus logique et à une liturgie plus coordonnée, cette multiplicité chaotique d'infra-religions dans lesquelles pourrait-on répéter avec le grand Bossuet « tout était dieu excepté Dieu lui-même ».

Une de ces tentatives religieuses s'est montrée sous des signes si merveilleux et si supérieurement humains, avec une beauté et une grandeur de doctrine si lumineuse et si droite, avec un enseignement moral si élevé, si dynamique et si conquérant, que la nature et l'origine de Celui qui l'a suscitée ont été reconnues et proclamées surnaturelles et divines par les Peuples et les Civilisations qui en ont étudié la structure, constaté et éprouvé les effets moraux surprenants.

Or au dire du Christ, Dieu lui-même, fondateur de cette religion surnaturelle et divine, sa mission a été d'épurer et de vitaliser la religion naturelle, codifiée dans la loi juive, mais appauvrie et polluée par les apports continus d'un animisme grossier et d'un magisme fantaisiste.

Malgré l'influence prépondérante de cet enseignement chrétien, la conscience populaire n'a pas été totalement et définitivement libérée de sa tendance mythologique et superstitieuse. Et c'est pourquoi, elle a paganisé inconsciemment ses croyances chrétiennes, et constitué une religion hybride faite de mysticisme panthéistique, de religiosité ardente, de science mal comprise et de surnaturel multicolore, relevant tout à la fois de l'animisme, du fétichisme, de la métaphysique, de la psychologie, voire même de la médecine.

Ce n'est donc que par une étude historique et critique des institutions populaires superstitieuses, autant de leur origine que de leur portée dogmatique et morale, que l'on pourra découvrir les manières constantes et communes de croire, de sentir et d'agir de la conscience populaire. Et par elles, retrouver cette religion naturelle de l'humanité, que l'homme dit Bergson « porte partout et toujours en lui sous la forme d'une « espérance et d'une semence d'immortalité », et qu'il manifeste extérieurement par des manières multiples et diverses d'adorer et d'implorer un Etre suprême créateur, maître et providence de tout ce qui existe, aussi bien que par des aspirations en un au-delà de félicité totale et sans lendemain.

Mais pour réussir dans ce travail de recherche et d'interprétation, il nous faut une matière historique consistante, recueillie non à la manière des contes de Perrault ou des narrations romancées de la Légende dorée, mais, à l'instar de fouilles positives faites dans nos annales locales, dans les manuels de nos traditions régionales ou encore dans les récits oraux de ceux qui représentent parmi nous les mémoires vivantes du passé de notre pays audois.

Nous l'avons déjà noté, la raison de la diversité des institutions populaires infra-religieuses se trouve non seulement dans l'activité toujours en éveil de la faculté fabulatrice de l'homme, mais aussi dans l'influence des milieux physique, social et politique où il a vécu.

Et c'est pourquoi, pour comprendre et expliquer chez nous, cette diversité, il nous faudra nous souvenir que pendant plus de quinze siècles, notre pays a été pénétré de magisme et de paganisme par les peuples orientaux qui l'ont occupé et dominé : Ibères, Ligures, Phéniciens, Grecs et Celtes, en lui imposant, par contrainte ou persuasion, la suprématie de leur langue, de leurs dieux, de leur culte pour faire ainsi l'éducation de ses croyances, de ses sentiments, de ses pratiques morales et religieuses. On oublie trop souvent que la terre provençale et languedocienne sont remplies de souvenirs Grecs et que le premier souffle de la civilisation est venu directement de la Grèce et des pays du Levant. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer les noms grecs d'Agde « Agate tuké » 550 avant J.-C.; d'Antibes (Anti-polis) 350 avant J.-C.; de Nice, « Nikin » etc... Toutes ces villes, écrit Caffort dans « l'Idée du Droit », ont leur rue de l'empire « Emporion », marché. (1).

Minerve nom d'un village de notre contrée, n'est pareillement que la simple transposition de la déesse grecque qui présidait aux fêtes religieuses dont le christianisme s'empara sous le vocable de St Rustique..

A Ensérune, oppidum romain situé entre Narbonne et Béziers Monsieur Mouret et l'abbé Sigal ont découvert une nécropole d'où ils ont exhumé mille restes d'une civilisation inconnue, surtout des vases Grecs peints, dont le plus important est une coupe polychrome de la meilleure fabrication attique du V siècle avant J.-C., qui porte les caractères des techniques de l'atelier de Meidias.

« On a l'impression, dit M. Pottier, d'une existence organisée « de longue date, bien assise, dans une atmosphère grecque indéniable ».

Notons encore que d'après M. Camille Julian, on estime à trente mille le nombre de colons Grecs échelonnés en bordure de la Méditerranée, auxquels il faut ajouter les membres de chaque famille et leur clientèle. Tel aussi le nombre des colons romains qui les suivirent. Et c'est pourquoi, nous devons ajouter à cette influence orientale celle non moins profonde de l'empire romain qui durant plus de cinq siècles, c'est-à-dire de 70 ans avant J.-C., jusqu'en 413 après J.-C., domina sur la Narbonnaise, pays occupé alors par les Volces Tectosages, ancêtres de notre population audoise.

Influence si efficace que Pline pouvait écrire : « La Narbonnaise est fidèle aux Romains, et il n'est point de province qui la surpasse. Si l'on considère la culture et la fertilité de ses terres, le mérite et les mœurs de ses habitants; c'est plutôt l'Italie même qu'une province ».

« Carcassonne, écrit à son tour le P. Bouges, dans son Histoire ecclésiastique et civile de l'Aude, resta soumise plus de

(1) L'Idée du Droit : Charles Caffort. Imprimerie F. Chauvet, Rue de l'Opéra, 20 - 1937 - Aix.

tention de prophètes, et se disant chargés par mission divine de ramener à une doctrine plus logique et à une liturgie plus coordonnée, cette multiplicité chaotique d'infra-religions dans lesquelles pourrait-on répéter avec le grand Bossuet « tout était dieu excepté Dieu lui-même ».

Une de ces tentatives religieuses s'est montrée sous des signes si merveilleux et si supérieurement humains, avec une beauté et une grandeur de doctrine si lumineuse et si droite, avec un enseignement moral si élevé, si dynamique et si conquérant, que la nature et l'origine de Celui qui l'a suscitée ont été reconnues et proclamées surnaturelles et divines par les Peuples et les Civilisations qui en ont étudié la structure, constaté et éprouvé les effets moraux surprenants.

Or au dire du Christ, Dieu lui-même, fondateur de cette religion surnaturelle et divine, sa mission a été d'épurer et de vitaliser la religion naturelle, codifiée dans la loi juive, mais appauvrie et polluée par les apports continus d'un animisme grossier et d'un magisme fantaisiste.

Malgré l'influence prépondérante de cet enseignement chrétien, la conscience populaire n'a pas été totalement et définitivement libérée de sa tendance mythologique et superstitieuse. Et c'est pourquoi, elle a paganisé inconsciemment ses croyances chrétiennes, et constitué une religion hybride faite de mysticisme panthéistique, de religiosité ardente, de science mal comprise et de surnaturel multicolore, relevant tout à la fois de l'animisme, du fétichisme, de la métaphysique, de la psychologie, voire même de la médecine.

Ce n'est donc que par une étude historique et critique des institutions populaires superstitieuses, autant de leur origine que de leur portée dogmatique et morale, que l'on pourra découvrir les manières constantes et communes de croire, de sentir et d'agir de la conscience populaire. Et par elles, retrouver cette religion naturelle de l'humanité, que l'homme dit Bergson « porte partout et toujours en lui sous la forme d'une « espérance et d'une semence d'immortalité », et qu'il manifeste extérieurement par des manières multiples et diverses d'adorer et d'implorer un Etre suprême créateur, maître et providence de tout ce qui existe, aussi bien que par des aspirations en un au-delà de félicité totale et sans lendemain.

Mais pour réussir dans ce travail de recherche et d'interprétation, il nous faut une matière historique consistante, recueillie non à la manière des contes de Perrault ou des narrations romancées de la Légende dorée, mais, à l'instar de fouilles positives faites dans nos annales locales, dans les manuels de nos traditions régionales ou encore dans les récits oraux de ceux qui représentent parmi nous les mémoires vivantes du passé de notre pays audois.

Nous l'avons déjà noté, la raison de la diversité des institutions populaires infra-religieuses se trouve non seulement dans l'activité toujours en éveil de la faculté fabulatrice de l'homme, mais aussi dans l'influence des milieux physique, social et politique où il a vécu.

Et c'est pourquoi, pour comprendre et expliquer chez nous, cette diversité, il nous faudra nous souvenir que pendant plus de quinze siècles, notre pays a été pénétré de magisme et de paganisme par les peuples orientaux qui l'ont occupé et dominé : Ibères, Ligures, Phéniciens, Grecs et Celtes, en lui imposant, par contrainte ou persuasion, la suprématie de leur langue, de leurs dieux, de leur culte pour faire ainsi l'éducation de ses croyances, de ses sentiments, de ses pratiques morales et religieuses. On oublie trop souvent que la terre provençale et languedocienne sont remplies de souvenirs Grecs et que le premier souffle de la civilisation est venu directement de la Grèce et des pays du Levant. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer les noms grecs d'Agde « Agate tuké » 550 avant J.-C.; d'Antibes (Anti-polis) 350 avant J.-C.; de Nice, « Nikin » etc... Toutes ces villes, écrit Caffort dans « l'Idée du Droit », ont leur rue de l'empire « Emporion », marché. (1).

Minerve nom d'un village de notre contrée, n'est pareillement que la simple transposition de la déesse grecque qui présidait aux fêtes religieuses dont le christianisme s'empara sous le vocable de St Rustique..

A Ensérune, oppidum romain situé entre Narbonne et Béziers Monsieur Mouret et l'abbé Sigal ont découvert une nécropole d'où ils ont exhumé mille restes d'une civilisation inconnue, surtout des vases Grecs peints, dont le plus important est une coupe polychrome de la meilleure fabrication attique du V siècle avant J.-C., qui porte les caractères des techniques de l'atelier de Meidias.

« On a l'impression, dit M. Pottier, d'une existence organisée « de longue date, bien assise, dans une atmosphère grecque indéniable ».

Notons encore que d'après M. Camille Julian, on estime à trente mille le nombre de colons Grecs échelonnés en bordure de la Méditerranée, auxquels il faut ajouter les membres de chaque famille et leur clientèle. Tel aussi le nombre des colons romains qui les suivirent. Et c'est pourquoi, nous devons ajouter à cette influence orientale celle non moins profonde de l'empire romain qui durant plus de cinq siècles, c'est-à-dire de 70 ans avant J.-C., jusqu'en 413 après J.-C., domina sur la Narbonnaise, pays occupé alors par les Volces Tectosages, ancêtres de notre population audoise.

Influence si efficace que Pline pouvait écrire : « La Narbonnaise est fidèle aux Romains, et il n'est point de province qui la surpasse. Si l'on considère la culture et la fertilité de ses terres, le mérite et les mœurs de ses habitants; c'est plutôt l'Italie même qu'une province ».

« Carcassonne, écrit à son tour le P. Bouges, dans son Histoire ecclésiastique et civile de l'Aude, resta soumise plus de

(1) L'Idée du Droit : Charles Caffort. Imprimerie F. Chauvet, Rue de l'Opéra, 20 - 1937 - Aix.

« cinq cents ans aux Romains; ses habitants prirent leurs manières, leurs usages dans la police et le gouvernement. Ils furent comme eux superstitieux et idolâtres jusque vers la fin du 3^{me} siècle, au moment où la religion dissipa les erreurs du paganisme » (1).

Et Mahul dans son Cartulaire affirme que cette ville prise et reprise par les wisigoths de 412 à 712, devint à cette date et jusqu'en 752 la limite du territoire Sarrazin; « les tours voisines des mosquées, écrit-il devenant des minarets et les plus belles demeures des faubourgs et de la cité, des harems » (2).

Il n'est pas jusqu'aux hérésies chrétiennes locales comme celle des Albigeois, des Calvinistes ou « Parpaillos, des Pastoureaux, des Sacramentaux, et même aux créations semi-mystiques de nos troubadours, qui dans une mentalité populaire cependant dûment éduquée par un enseignement dogmatique, moral et rituel nettement chrétien, n'aient favorisé l'éclosion de cette floraison d'institutions superstitieuses Audoises, contre les excès desquelles eurent à sévir les autorités religieuses comme les pouvoirs civils. (2).

Aussi pour qui cherche à connaître l'origine et la raison de la multiplicité des institutions infra-religieuses audoise, et à interpréter fidèlement cet amalgame hybride de croyances et de pratiques par lesquelles elles se sont manifestées au cours des siècles de l'existence de notre région, il est de toute nécessité de faire tout d'abord appel à ces influences primitives qu'exercèrent les dominations successives des Celtes, des Grecs et des Romains, autant par l'enseignement métaphysique et mystique du druidisme et de l'orphisme que par celui du matérialisme administratif latin.

A ces influences, l'on doit joindre celles aussi de l'intérêt politique ou religieux des sectes diverses, qui favorisant le caprice des forces émotives et fabulatrices de l'individu, déformaient, si inconsciemment la dogmatique et la liturgie chrétienne, même dans les âmes les mieux intentionnées, qu'une adaptation à cet amalgame hybride de croyances et de pratiques pagano-chrétiennes, se faisait en elles sans heurt de conscience. Et ainsi en bordure d'une religion jalouse à juste titre, de la pureté de sa doctrine, de sa morale et de ses rites, s'est constituée cette infra-religion populaire à tonalité complexe de paganisme, de magisme et de christianisme.

Dégager de toutes ces manifestations superstitieuses multiples et diverses de fonds commun de croyances et de sentiments qui

(1) Histoire ecclésiastique et civile de l'Aude par le P. Bouges, p. 20.

(2) Cartulaire de Mahul, 5 vol. p. 222.

(2) Signalons pour mémoire, les conciles de Narbonne : 589, 1551, 1609; la lettre de l'évêque de Sabine à l'inquisiteur de Carcassonne (1320); le procès de 1321 des lépreux de Carcassonne..., les renseignements puisés dans les Procès verbaux des visites épiscopales... et les documents épiscopaux de l'Ancien Régime.

les rattache à cette même religion naturelle que constitue essentiellement le besoin du divin, ne peut être que l'œuvre d'une interprétation critique judicieuse et objective.

Pour procéder avec méthode dans ce travail difficile, et arriver ainsi à des conclusions positives et consistantes, il est opportun, nous semble-t-il, de classer d'abord toutes ces superstitions d'après la dogmatique fondamentale qui les étaye, dogmatique à base mythologique et légendaire. Les premières traduisent des croyances et codifient des pratiques concernant des réalités extra-naturelles, divinités incarnées et individualisées en des mythes anthropomorphiques, à tonalité païenne ou chrétienne; les secondes se rapportent non à des divinités mais à des forces physiques occultes, à des personnages historiques ou fabuleux grandis par l'imagination individuelle et collective et devenus, pour la conscience populaire, la typification de certaines vertus, de certains sentiments particuliers ou sociaux.

« Si les divinités, écrit Littré dans son dictionnaire, ne sont « pour rien dans les superstitions, ce n'est plus alors le mythe, « mais la légende ».

Superstitions mythologiques :

Les superstitions mythologiques à base chrétienne ou païenne sont suivant la définition de Littré, citée ci-dessus, des créations fabuleuses concernant des divinités ou des personnages qui eux-mêmes sont simplement des divinités défigurées.

Dans nos contrées audoises et pour les raisons d'influences diverses déjà notées, ces superstitions mythologiques présentent un mélange caractéristique d'éléments païens et chrétiens, autant dans les croyances qui constituent leur objet que dans les rites qui les manifestent.

« Mes païens innocents, écrit Babou dans la préface de son ouvrage. « Les païens innocents », sont des païens sans le « savoir. Il y a des raisons d'origine et des raisons de climat « pour que les chrétiens de la vallée de Diane et du pays de « Minerve soient restés païens. Quelque chose du passé survit « toujours dans le présent, rien ne meurt entièrement, mais à « l'aide de l'esprit tout se renouvelle et se transforme. ».

« Sur le Minervois comme sur le Cabardès affirme à son tour « Jourdanne, préside la Minerva Cabardiaca, dont l'image a été « retrouvée en Italie sur la table alimentaire de Veleia » (2). Il est en effet, instructif de remarquer, ajoute-t-il, que Ste Minerve est considérée par la population de cette contrée comme protectrice des oliviers contre la gelée, dispensatrice de l'esprit aux garçons et gardienne de la sagesse des filles. Or

(1) **Les Païens innocents**. Babou, Poulet-Malassis, 2^{me} Edit. Charpentier 1878. Paris.

(2) **Restitution d'un pays de l'Aude**. Revue Archéologique. Leroux. Paris 1890.

l'olivier était consacré chez les Romains à cette même déesse païenne qui représentait l'intelligence et la prudence.

« Le nom de Minerve, écrit à son tour Charles Caffort dans son ouvrage *« L'Idée de droit »* n'a été donné à ce village que « par la simple transposition de la déesse grecque qui présidait aux fêtes religieuses, dont le christianisme s'empara « sous le vocable de St Rustique (1).

Il est d'ailleurs reconnu que le culte de la vierge a succédé, dans plusieurs de nos contrées, à celui que leurs populations « païennes rendaient aux dianes et aux nymphes des bois, et que la vénération des saints est venue se substituer à celle des sylvains ou des faunes. Ajoutons aussi que des analogies multiples et suggestives se manifestent entre les fêtes chrétiennes et païennes qu'elles ont remplacées. C'est ainsi que la procession chrétienne des Rogations, suivie pendant longtemps dans beaucoup de nos villages audois, évoque par plusieurs côtés celle toute païenne des Ambarvales; que la fête des Rois rappelle celle des Saturnales au sujet de laquelle, écrit Pasquier, Tacite et Horace nous ont conservé le souvenir du roi qui se tirait au sort chaque matin; que la fête des fous où les clercs remplacent des prêtres et les évêques, nous fait songer à cette réjouissance populaire des Romains où les esclaves prenaient la place de leur monarque durant les Saturnales.

Or, il est naturel de penser que cette substitution ne s'est pas faite dans la mentalité populaire et dans les croyances et les pratiques qui l'extériorisaient, sans dommage pour la pureté des institutions et de l'enseignement doctrinal de la Religion chrétienne et souvent même sans préjudice de l'ordre social établi. C'est pourquoi d'ailleurs les évêques dans leurs conciles locaux et le bras séculier dans ses ordonnances se sont efforcés de préserver l'intégrité de la doctrine et la sainteté de leur culte, aussi bien que le respect et le maintien judicieux des institutions politiques.

Conséquences compréhensibles de l'interaction de manières différentes de penser et de sentir que le dictionnaire de théologie catholique relève au sujet du démon : « Il n'y a rien « de surprenant, écrit-il, que la croyance chrétienne au démon, « à sa puissance, à ses interventions néfastes dans l'histoire « de l'humanité et des âmes ait pu favoriser la croyance à la « magie, le recours à la magie, les tentatives magiques, etc » (1). Remarque suggestive qui nous aide à comprendre cette tonalité bizarre, ce mélange de doctrine mi païen et mi chrétien qui caractérise les institutions superstitieuses audoises, et qui se montre dans le culte de la vénération journalière des saints comme dans les liturgies de leurs fêtes cycliques, dans les symboles placés aux carrefours des chemins et sur les ponts des

(1) *L'Idée de Droit* par Charles Caffort. Imprimerie F. Chauvet, 20, Rue de l'Opéra. Aix : 1937.

(1) *Dictionnaire de théologie catholique...* Fascicule LXXV (2^{me} partie) page 1518. Vacant. — Mangenot.

rivières, où les croix et les statues chrétiennes remplacent les « Lares viales » de Plaute et les « viacos » de Varron. « Manifestations superstitieuses, écrit L. de Cardenal, qui s'affirment comme de simples aveux de faiblesse, se rattachant dans le passé le plus lointain à un besoin de secours extra naturel pour conjurer le malheur ou simplement consolider son bonheur même dans les circonstances les plus infimes de la vie, inné chez l'homme mais déformé par son impuissance elle-même. Angoisse inconsciente et perpétuelle qui torture l'âme humaine en présence de ce qu'elle ne comprend pas et la pousse à des pratiques irrationnelles sous l'apparence de se donner une raison » (1).

« La superstition, écrit Blondel, procède de l'impulsion que lorsque l'homme a usé de toutes les ressources que l'expérience, la science, la réflexion critique et la volonté prévoyante ont pu employer pour analyser, régler, gouverner son action, il reste encore et toujours à l'origine, au cours, au terme de son effort le plus avisé, certains éléments réfractaires à toute entreprise comme à toute prévision humaine. D'où la tentation d'admettre des puissances occultes sur le type des forces naturelles et de recourir à des recettes magiques selon des vues intéressées. A l'inverse de l'homme religieux, le superstitieux veut avoir Dieu à soi sans être à lui, et capter les forces mystérieuses pour des fins égoïstes et par des procédés naturalistes » (1).

Nous constaterons toutefois qu'il est des superstitions qui se montrent vides d'éléments chrétiens. Et c'est alors la « magie » qui constitue l'essentiel de leurs croyances et de leurs pratiques, parce que fondées sur l'idée que certaines forces redoutables, utiles, susceptibles d'être surprises ou contraintes résident en certains objets ou personnes privilégiés. Et c'est pourquoi, le but premier du magicien sera de capter ces forces, de les mettre en branle, de les conjurer par des incantations, des adjurations qui posées selon les règles doivent obtenir sûrement leurs effets. Aussi ces ministres ou prêtres des superstitions considèrent-ils l'objet ou l'individu sur lesquels ils opèrent comme des réceptacles privilégiés de la force occulte qu'ils évoquent, mais non comme bons ou divins. De même la divinité dénommée est à leurs yeux non un maître à invoquer ou à solliciter, mais une force à surprendre, à capter et à manier. C'est dire que les croyances, les sentiments inspirés par la magie sont tout à fait différents de ceux dérivés de la religion chrétienne, et qu'ils ne procèdent que de l'intérêt et du formalisme. En vérité, leur source vraie est d'une part l'animisme, état de l'esprit qui imagine derrière les objets sensibles l'existence de forces ou volontés plus ou moins calquées sur le type humain, de l'autre, un totémisme flou, vitalisé par la croyance

(1) *Le Paysan et la Révolution*. — Bulletin du Folklore audois. N° 18, p. 20. (Gabelle - imprimeur Carcassonne).

(2) *Vocabulaire technique et critique* de la Philosophie publié par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. — T. II p. 837 — Librairie F. Alcan.

en un lieu de parenté entre le clan et certaines espèces animales, végétales et même quelque classe d'objets.

Majorés par l'imagination, ces états d'esprits engendrent, pourrions-nous dire, un succédané de sentiment religieux, qu'extériorisent des rites sans grandeur.

Les divinités de ces religions naturistes sont les mêmes chez tous les peuples adonnés à la magie; seuls leurs noms changent et quelquefois aussi leurs attributs. Les païens les nommaient, larves, lémures, génies, furies, satyres, vampires; etc. les cabalistes peuplaient l'air de sylphes, la terre de gnômes, l'eau d'ondains le feu de salamandres. Dans nos contrées audoises ces esprits devenus, semble-t-il, encore plus familiers, restent auprès des individus, veillent sur les maisons, les champs, les cités et s'appellent : fados, mascos, gripet, drac, agoustinos, boragogno, trevos, foulhet etc... (1).

Pour contraindre ces esprits à livrer leurs secrets et à répandre leurs faveurs, les magiciens ou les sorciers ont recours à des formules spéciales dont l'efficacité est basée sur le principe qu'entre l'objet et le mot ou plutôt le son, il y a identité. Chaque parole humaine crée de petits êtres éphémères dont la vie très courte est proportionnée à l'intensité de la volonté exprimée dans le verbe. Ces êtres ont des formes géométriques ou tourbillonnantes selon le plan d'émission et se répandent dans le voisinage. Quand leur création a été longuement préparée par des procédés spéciaux, ils donnent eux-mêmes naissance à des êtres plus inférieurs; et c'est le signe écrit qui est fixateur de ces formes.

De là, l'usage scrupuleux de ces formules et de ces procédés si l'on veut obtenir le maximum d'effet, puisqu'ils opèrent par leur propre vertu et non par l'intention de celui qui les utilise. (2).

Les esprits, lisons-nous dans le dictionnaire d'Archéologie chrétienne, prennent la défense de ceux qui savent comment il faut s'adresser à eux et qui les traitent comme ils veulent être traités. Le texte de ces formules peut être ramené à 3 parties :

La 1^{re} définit la formule et désigne la maladie qu'elle conjure; la 2^{me} énonce les instructions à observer; la 3^{me} les prières à réciter. Ces formules sont usitées dans ces institutions magiques que sont les maléfices, les augures, les divinations par le

(1) « Les génies familiers de l'ancien paysan audois ont un caractère sombre, habituellement maléfisant. Ici se révèle le caractère de la race. Les fées de la Provence qu'évoque Mistral sont de jeunes et gracieuses femmes, un peu folâtres, volontiers amoureuses, point méchantes et rieuses. Portrait fidèle de la race provençale, légère, gaie, amoureuse de beauté, de soleil. La race languedocienne, dont fait partie le paysan audois, est moins expansive, plutôt défiante, farouche même. Histoire de France, Michelet, Livre III.

(2) Dictionnaire d'Archéologie chrétienne. — Cabrol, Leclercq. Magie 1106. Fascicule CVIII.

miroir, le crible, la hache ou l'anneau, les songes, les sorts, l'astrologie, les vaines observances, les arts notoires, les phylactères ou préservatifs, les charmés, les exorcismes, la chaîne magique, le philtre etc...

L'usage de ces procédés multiples et divers exige une technique parfaite, puisque seule elle assure leur efficacité. Aussi est-il le privilège de certains individus, magiciens, sorciers, envoûteurs, etc., qui se disent, ministres ou prêtres, de cette pseudo religion et s'ordonnent le plus souvent eux-mêmes.

Ils vivent en marge de la Société, parfois traqués et soupçonnés; mais exerçant malgré tout une influence profonde sur la conscience populaire, dûe en partie à leurs cures thérapeutiques et à la croyance commune de leur commerce secret avec les esprits démoniaques ou les forces occultes.

Dans nos contrées audoises leurs noms évoquent leur art spécifique : Tels : « **lou fachinier** » homme ou femme doué du pouvoir de fascination; **lou grimaud**, jeteur ou jeteuse de sorts; **la mago**, magicienne experte à fabriquer des onguents merveilleux et des philtres miraculeux; **las macos**, sorciers et sorcières qui se réunissaient dans la nuit du samedi à minuit pour faire sabbat « masquéjar »; **las brèchos**, sorcières qui sans domiciles fixes rôdent de villages en villages, de villes en villes; **lou bélin**, **l'embelinaire**, l'enchanteur qu'il fallait flatter et ménager, car il pouvait à son gré métamorphoser les hommes en toutes sortes d'animaux et même les pétrifier; **l'armassié** ou **l'amié**, qu'on appelait ainsi parce qu'il se disait en rapport avec les âmes du purgatoire et certains jours, torturé par elles.

Il est intéressant de noter que certains animaux ont été considérés dans nos régions comme pouvant, à l'instar des sorciers, nuire ou porter bonheur aux individus. Tels « **lou matagot** », chat sorcier, le plus souvent noir qui avait le pouvoir d'enrichir ceux qui s'occupaient de lui. « De cette croyance, écrit M^e Ponrouch Petit, dans Folklore, doit venir la vieille coutume narbonnaise qui veut qu'on ne refuse jamais la nourriture à un chat errant (1).

Il est aussi d'autres animaux insectes ou oiseaux qui sont considérés comme détenant des pouvoirs magiques, tels le serpent, les mouches magiques, le crapeau, la chouette, le papillon noir, le corbeau, le chien hurlant pendant la nuit, etc...

Cette emprise des croyances et des rites magiques s'est exercée puissamment pendant de longs siècles, sur la conscience populaire de nos contrées audoises. Elle s'exerce encore malgré l'influence victorieuse de la civilisation scientifique et chrétienne, tant a été profonde l'empreinte païenne et magique.

(1) De q.q. croyances populaires. Fées et lutins, sorciers, envoûteurs, par M. Ponrouch Petit. Folklore. Aude. N° 9. p. 140. 1938. Gabelle-Imprimeur, Carcassonne.

Influence favorisée, à la vérité, par l'intérêt que pensent retirer des pratiques superstitieuses, ceux qui s'y adonnent... Elles ne sont, en effet, utilisées que pour l'obtention d'une thérapeutique efficace ou d'une protection matérielle contre des forces ou des événements que l'on redoute. Et c'est pourquoi, il est instructif de souligner que les croyances et les pratiques chrétiennes qui se sont substituées aux superstitions païennes et magiques, présentent, même de ce point de vue, une portée morale et sociale infiniment supérieures, leur but premier et essentiel étant d'éduquer la spiritualité de l'être humain en lui enseignant les vertus qui forment et élèvent son humanisme, et par là de révéler à la conscience populaire la vraie et profonde signification de son besoin inné du divin.

Superstitions Légendaires.

Ces institutions sont à thèmes historiques et fabuleux; elles ont la portée d'une typification, par besoin d'exemple, d'enseignement ou d'imitation de certaines vertus ou de certains sentiments à tonalité plutôt sociale. Mais parce que la valeur des personnages qui les incarne est héroïque et surhumaine, elle provoque à leur égard de la part de l'âme populaire une admiration qui va jusqu'à la vénération religieuse. Il est intéressant de noter la façon originale suivant laquelle la faculté fabulatrice de l'homme procède dans la création de ces types, en égard au personnage qu'ils doivent concrétiser : le Christ, les saints de l'Eglise, les héros de l'histoire ou ceux de la légende proprement dite.

Tandis que le Christ ou les saints sont plutôt anthropomorphisés, les personnages historiques ou légendaires sont quasi-divinisés. C'est ainsi que le Christ est fait tantôt médiant comme dans « le Christ de Barbaira »; tantôt simple particulier conversant avec un paysan, une pauvre vieille, et leur donnant à l'occasion, une aide ou un conseil pour les aider à se tirer d'embarras.

La Vierge et les saints sont montrés dans une simplicité charmante et familière se mêlant aux événements de l'existence quotidienne, s'intéressant aux joies et aux tristesses de quiconque les implore et les protégeant contre les démons, les éléments physiques ou les maladies qui les menacent.

C'est au contraire à une quasi-déification que l'imagination populaire élève les personnages historiques ou légendaires, dont il fait les types de la vertu ou du sentiment que réclament les circonstances ou les besoins sociaux.

Tels les personnages classiques de Cendrillon, Barbe-Bleu, du chat botté, du petit Poucet que l'imagination autochtone a façonné à son caprice et désigné sous les noms familiers de Cendrouselo (Cendrillon), Barbo-blu ou Papa-blu (Barbe-bleu); Coumpairé Galet (le chat botté); le pichot nanet ché raoubo las botos del mango (le petit poucet qui vole les bottes de l'ogre); ceux ensuite qu'il a créés de toute pièces comme le « Saludadou »

le 7^{me} enfant; la dame blanche de Puivert; Jean de Calés, Jean de l'Ours, l'homme sauvage; et enfin ces personnages qui ont été mêlés à l'histoire de son existence et qu'elle a transformés en personnages quasi-mystérieux de sa destinée locale, ainsi que Dame Carcas, Melkarth le phénicien, Pyrène la fille de Bebry, Roullan le Bailant, Beatrix de Grave etc...

Dans le récit de ces superstitions régionales, tant mythologiques que légendaires, que nous nous proposons de faire dans nos articles postérieurs, afin de recueillir la matière infra-religieuse de nos interprétations psycho-sociales de la mentalité populaire de nos contrées audoises, il nous avait paru tout d'abord naturel de suivre un ordre chronologique comme plus commode à mettre en relief les étapes et les caractères essentiels de l'activité infra-religieuse de cette même mentalité.

Nous avons dû renoncer à ce mode de présentation comme d'ailleurs à celui d'une classification géographique, et cela à cause de la difficulté de dater et de localiser les faits rapportés avec une garantie scientifique d'authenticité.

Nous nous sommes finalement déterminés à exposer l'histoire des superstitions de la conscience populaire audoise en suivant l'ordre tout tracé que nous présentait la nature spécifique des divinités ou des forces occultes, vénérées, conjurées ou sollicitées par elle, et qui expliquaient en même temps la diversité et la particularité des croyances et des rites, éléments constructifs de la structure foncière de son infra-religion.

C'est pourquoi dans une première étude nous rappellerons les légendes typiques audoises qui concernent ces êtres singuliers appelés esprits familiers, fées, animaux ou objets fantastiques, et dans lesquels sont typifiés les attributs divers des divinités supérieures, au sommet desquelles semble trôner, tout au moins dans la croyance de notre population audoise de ce type d'esprit omnipotent qu'est le diable.

Nous présenterons ensuite, dans un ensemble de récits locaux, la dogmatique et la liturgie superstitieuse concernant le christ, la vierge et les saints, personnalités chrétiennes profondément anthropomorphisées et paganisées, et enfin ces types historiques et légendaires élevés par la conscience populaire à une quasi-divinité parce que représentatifs de certaines vertus ou à des présages heureux. Nous ajouterons aussi à ces récits, ceux où nous sont montrés les faits et gestes des ministres de cette infra-religion, sorciers, sorcières, envoûteurs, magiciens etc., dont l'art magique en maintient la ferveur et en assure l'efficacité.

Toutes ces légendes, sont l'expression spontanée et suggestive de la mentalité superstitieuse audoise, et par suite la matière éminemment féconde d'une interprétation psycho-sociale religieuse de sa nature, de son origine, de ses caractères et de son évolution.

Nous évoquerons toutes ces légendes audoises telles que nous les aurons recueillies dans nos diverses histoires locales ou sur les lèvres de ceux qui restent chez nous les mémoires vivantes de nos vieilles traditions. Le lecteur curieux d'histoire régionale trouvera ainsi réuni dans un même recueil les témoignages cruciaux des croyances et des rites superstitieux de la conscience populaire audoise, et le critique désireux de connaître cette même conscience, la matière consistante et authentique d'une interprétation psycho-sociale, dont nous aurons déjà tenté nous-même de découvrir la féconde signification.

Ainsi une telle étude servira modestement mais utilement l'œuvre de reconstitution historique de la mentalité infra-religieuse de notre petite patrie audoise, en même temps qu'elle sera une intéressante contribution à l'œuvre bien plus étendue de la connaissance de la mentalité populaire de notre plus grande patrie : la France.

Pourquoi ne pas affirmer que nous croyons à la réalisation de l'œuvre immense et humanitaire de cet effort élargi et renouvelé par les ouvriers de tous les coins de notre territoire et de toutes les régions du globe où pense, sent, agit et espère l'âme collective du peuple ? Si la collaboration est nécessaire pour que les hommes puissent vivre et mieux vivre, elle n'est pas moins indispensable pour connaître les ressorts, les aspirations et les espoirs spirituels qui ont assuré depuis toujours la foi invincible de l'humanité à un Etre divin, et à une vie meilleure de l'Au-delà, malgré les formes diverses et diminuées sous lesquelles la conscience populaire l'a professée.

Abbé Paul MONTAGNÉ,
docteur es-lettres.

JAN DE L'OURS

I avió un cop uno fenno e le sieu goujat que s'apelavo Jan, que remassavoun d'avelhanos dins un bosc. Un ours pla gros l'arribo, i sauta dessus e te les meno dins uno còuno ent i disent : « vous vau engraisshà e apèi vous manjarèi, » e partis en tampant la sourtido am'uno grosso pèiro. La maire se metèc a plourà, mès Jan qu'èro couratjous i diguèc : « Sabes, mamà, que soun fort, vau butà la lauso. » Ensaïjo, mès pousquèc pas la boulegà; alavetz diguèc a sa maire : « la levarèi quand sarèi gran. »

Cado joun l'ours i pourtavo pla d'amanjà, mès elis voulión pas engraisshà trop lèu e daishavoun pla de causos. Quand Jan aguèc vint ans tournèc butà la lauso; èro vengut fort e pousquèc dourbi l'intrado de la còuno. Ame sa maire fugisquèroun e arribèroun a l'oustal pla countens. Jan tournèc a la còuno per sabé ço que fasió l'ours; la bèstio èro dintrado e cercavo les prisouniès. Jan le tampèc dedins ame la même pèiro e coumo l'ours per dourbi passavo les unglèts deforo, Jan am'uno pigasso les i coupèc.

Mès aro èro pas pus nourit, Jan que tout le mounde apela-voun Jan de l'ours, cercavo de trabalhà. Se louguèc co d'un

Jean de l'ours

Il y avait une fois une femme et son fils Jean qui cueillaient des noisettes dans un bois. Surgit un ours gigantesque qui leur saute dessus, les conduit dans une caverne et leur dit :

« Je vais vous engraisser, ensuite je vous mangerai, et il s'en va après avoir fermé l'entrée avec une énorme pierre. La mère se met à pleurer, mais Jean qui était courageux lui dit ::

« Tu sais que je suis fort, maman : je vais pousser la pierre. »

Il essaie, mais ne réussit même pas à l'ébranler :

« Tant pis ! je l'enlèverai quand je serai grand. »

Chaque jour, l'ours leur apportait des provisions abondantes; mais ils ne voulaient pas engraisser trop vite et laissaient beaucoup de restes.

Lorsque Jean eut atteint vingt ans, il revint pousser la pierre. Il était devenu très fort : la pierre céda : ils étaient libres. Ils s'enfuirent et ils arrivèrent à leur maison, bien contents.

Jean revint à la caverne pour savoir ce que faisait l'ours. La bête était entrée et cherchait les prisonniers. Jean l'enferma avec la même pierre, et, comme l'ours, pour ouvrir, passait ses griffes à l'extérieur, Jean les lui trancha d'un coup de hache.

Mais le jeune homme, que tout le monde appelait Jean de l'ours, n'était plus nourri. Il dût chercher du travail. Il se loua chez un boulanger. Celui-ci lui dit :

boulangè. Le sieu mèstre i demandèc : « quant vos ganhà per an ? » — « Touto la farino que pourèi pourtà a l'encop, » respoundèc Jan. Le mèstre se metèc a rire en pensant qu'auriò un valet pla a boun mercat. Ne riguèc pas pus a la fi de l'annado; Jan de l'Ours se carguèc d'un soul cop cent sacs de farino.

Jan pourtèc la farino a sa maire e i diguèc : « Aqui de farino per fa de pa pendent touto vòstro vido. Aro ieu vau faire moun tour de Franço. » E a-l'aqui partit.

Per ganhà sa vido, Jan de l'Ours se metèc faure. A la prumièro vilò que trobo, cèrco un patron. « Quant vos ganhà per an ? » ditz le faure. « Tout le fèr que pourèi pourtà a l'encop », respound Jan. Le faure se metèc a rire en pensant qu'auriò un valet pla a boun mercat e louguèc Jan. Mès riguèc pas pus a la fi de l'annado; Jan de l'Ours se carguèc d'un soul cop tout le fèr que se troubavo dins la forjo. Ne prenguèc cent quintals !

Amè tout aquel fèr, Jan fasquèc uno cano loungo de vint mèstres. Aquò fait partiguèc per countunhà le sieu tour de Franço.

Ero pas anat pla lènc, quand vegèc un ome que fasió al palet, e si vous plai s'amusavo amè de palets qu'èroun de molos

« Combien veux-tu gagner par an ? »

— « Toute la farine que je pourrai porter en une seule fois, répondit Jean. »

Voici un valet que ne coûtera guère, pensa le maître; et il se mit à rire.

Mais il n'eut plus envie de rire lorsque à la fin de l'année, Jean, d'un seul coup chargea sur son dos cent sacs de farine.

Le jeune homme porta le tout à sa mère :

« Voici assez de farine pour le pain de toute votre vie, mère. Maintenant je vais faire mon tour de France. »

Et il partit.

Pour gagner sa vie, il décida de travailler comme forgeron. A la première ville il chercha un patron; celui-ci lui demanda :

« Combien veux-tu gagner par an ? »

— « Tout le fer que je pourrai porter en une fois, répondit Jean. »

Voici un valet qui ne me coûtera guère, pensa le maître. Et il se mit à rire.

Mais il n'eut plus envie de rire lorsqu'à la fin de l'année, Jean, d'un seul coup chargea sur son dos tout le fer de la forge. Il en prit cent quintaux.

Avec tout ce fer Jean forgea une canne longue de vingt mètres et se mit en route pour continuer son tour de France.

Il marchait depuis peu lorsqu'il rencontra un homme qui jouait au palet; et, s'il vous plaît ! les palets étaient des meules de moulin !

« Ho ! s'écria Jean, voici un homme fort ! »

Il s'approcha et dit :

« Je m'appelle Jean de l'Ours et je fais le tour de France. Tu me plais : veux-tu venir avec moi. ? »

de mouli. « Viêt-d'ase, ditz Jan, aquí un ome fort. » S'aprocho e i ditz : « M'apeli Jan de l'Ours e fau le tour de Franço; m'agrades, vos veni ame ieu ? — « Voli pla, respound l'autre, » E partissoun toutis dous.

Un pauc pus lènc, troubèroun un bosc e vegèroun le bouscassiè que fasiò de faishes, i caliò cent mèstres de cordo per le lià. « Viêt-d'ase, ditz Jan, aquí un ome fort, nous le cal envi-tà. » Les dous amics i propausèroun de les acoupanhá. « Voli pla », respound l'autre.

Aviòn pas marchat uno ouro, quand vegèroun un ome que s'amusavo a faire toumbà las mountanhos a cops d'espallos. Aquò ja les estabousiguèc. T'i proupausoun de veni ame elis. « Voli pla », respound l'autre. E aquí nostris quatre amics partits.

La nèit arribavo, pas pla lènc dal camí vesoun un castèl, i van, trucoun a la porto. Digus nou respound, dourbissoun e s'estalloun coumo al sieu oustal.

Le lendemà Jan de l'Ours diguèc : « En pla dins aqueste castèl, poudèn pla i passà qualquis jouns. Vous proupausi aquò, cada joun un de nousautris farà la cousino, les tres autres aniran a la çaço. Quand le dinnà sarà prèst, le cousinhè sounarà la campano ». — « Faren coumo aquò, » diguèroun les autres.

Pel prumiè joun, sioussquèc l'ome das palets que demourèc per fa la cousino. Met la soupo sul foc e vetz toumbà uno

« Je veux bien, répondit l'autre, »

Et les voilà partis. Non loin de là, en traversant une forêt, ils rencontrent un bûcheron qui faisait des fagots; mais quels fagots! il fallait cent mètres de corde pour les lier.

« Ho! Ho! s'écrie Jean, voici un homme fort; il faut que je l'invite. »

« Veux-tu nous accompagner, proposent les deux amis ? »

« Je veux bien, dit le bûcheron. »

Les trois compagnons marchaient depuis une heure lorsqu'ils aperçurent un homme qui s'amusait à abattre les montagnes à coups d'épaupe. Cela, vraiment, les étonna :

« Veux-tu venir avec nous, lui dirent-ils ? »

« Je veux bien, répondit l'homme. »

Et les quatre amis s'en allèrent... La nuit arrivait. Un château apparaît non loin du chemin. Ils frappent à la porte. Personne ne répond. Ils ouvrent et s'installent comme chez eux.

Le lendemain Jean de l'Ours dit :

« Nous sommes bien, dans ce château : pourquoi n'y resterions-nous pas quelque temps ? Voici ce que je vous propose : chaque jour l'un de nous fera la cuisine; les autres iront à la chasse. Quand le repas sera prêt, le cuisinier sonnera la cloche. »

« Entendu, dirent les autres. »

Le premier jour, ce fut l'homme aux palets qui resta pour faire la cuisine... Il met la soupe sur le feu : une jambe descend par la cheminée.

cambo per la chuminhêro, apêi un braç, apêi uno outro cambo, apêi un autre braç, anfin un cap. Tout aquò s'adobo; fa un ome que se'n va. Nostre cousinhê estabousit daishêc la soupo e siousquêc pas capable de fa le dinna. Capo las dos ouros del souèr, les çaçaires qu'avión talent arriberoun al castêl; l'ome dal palet èro encaro al miêg de la cousino estabousit : « qu'as fait ? » de pòu que les autres le prengoun per un espauruc, le cousinhê respoundêc : « Soun toumbat per l'escalhê ent anant cercà de bouès, me soun fait mal e apêi me soun estavanit. » Les çaçaires ba creèroun, fasquèroun le dinna e acourdèroun que le lendemà le bouscassiê demouraiò a l'oustal.

A la mème ouro que la velho : barrabin, barraban, cambos, braces, cap toumbèroun per la chuminhêro; le cousinhê s'estavanis. A las dos ouros, les çaçaires arriboun, le troboun estabousit : « Soun toumbat ent anan cercà d'aigo; » i ditz per desencusa. Jan de l'Ours coumençavo a troubà aquò pla estounant, mès vouluèc atendre un joun de mai abans de re dire.

Le lendemà, l'ome que se batiò ame las mountanhos demourêc e coumo les autris agêc famousoment pòu en vegent toumbà un ome a boucis per la chuminhêro. A miêg-joun pas de dinna. Quand Jan arribêc ame les dous autris çaçaires e que le cousinhê i diguèc : « Soun toumbat per l'escalhê en pourtant le

tombe dans le foyer... puis un bras, puis une autre jambe, puis un autre bras, et enfin une tête. Tout cela se raccommode et refait un homme qui s'en va... Notre cuisinier, stupéfait, abandonne le pot au feu et renonce à préparer le repas. Vers les deux heures, les chasseurs affamés arrivent au château et trouvent leur compagnon au milieu de la cuisine, à moitié évanoui :

« Qu'as-tu fait ? »

Craignant de passer pour un poltron, le cuisinier répond :

« Je suis tombé dans l'escalier, je me suis blessé et je me suis évanoui. »

Les chasseurs ne se doutèrent de rien, préparèrent le dîner, et décidèrent que, le lendemain, le bûcheron resterait au château.

A la mème heure que la veille : barabin... baraban... jambes, bras, tête dégringolent dans la cheminée, et, comme la veille, le cuisinier s'évanouit.

A deux heures les chasseurs arrivent...

« Je suis tombé dans l'escalier en allant prendre de l'eau, dit-il pour s'excuser. »

Jean de l'Ours commençait à trouver cela bien étonnant mais il préféra attendre un jour de plus avant d'en rien dire.

Le lendemain, l'homme qui se battait avec les montagnes resta au château et, comme les autres il eut une grande peur en voyant tomber un homme en morceaux par la cheminée. A midi pas de repas. Lorsque Jean arriva avec les autres chasseurs et que le cuisinier eut dit :

« Je suis tombé dans l'escalier en portant le vin,

il se mit en colère :

« Vous êtes tous des fainéants. C'est moi qui resterai demain et je vous assure que vous entendrez la cloche à midi ! »

vi, » se metèc en coulèro : « Etz toutis de re-que-valgos, demà soun ieu que demori e veiretz si a mièg-joun entendretz pas la campano. »

Quand les tres çaçaires : l'ome dal palet, le bouscassiè et l'ome que se batió ame las mountainhos, sioussquèroun dins le campèstre parlèroun de ço que i èro arribat; « Per vese ço que va faire Jan de l'Ours ? »

Jan de l'Ours, el se mesfisavo. Avio mes la cano darnhè la porto e atendió. Tout d'un cop uno cambo toumbo per la chuminhèro, Jan la pren e ditz : « Tè, uno quilho ! » un braç arribo : « Tè, uno outro quilho ! » e met le braç dreit al coustat de la cambo al mièg de la cousino; uno outro cambo, un autre braç arriboun, les plaço toutis e quand es le tour del cap : « Aishi la volo, ditz Jan, vau poudé m'amusà. » Mès tout aquò se ramasso e aquí un ome. Jan pren la cano e truco que truca-ràs. Quand l'ome sioussquèc estrissat, Jan met les boucis darriè la porto, fa le dinnà e a mièg-joun souno la campano. « Es pas poussible, disoun les çaçaires, Jan de l'Ours es pus fort que le diable. » Arriboun e veçoun un boun repaish. S'assèsoun e manjoun sans gausà demandà ço que s'èro passat. A la fi pr'aquò i poussquèroun pas tene e demandèroun a Jan si avio pas aüt pòu : « Aquí ço que vous fasió pòu », ditz Jan e les meno darnhè la porto. Regardoun !... Res !... Sus l'escalhé i avio de sang... Seguissoun las traços, travèrsoun l'ort et arri-

Le lendemain lorsque l'homme des palets, le bûcheron et l'homme qui se battait avec les montagnes furent dans la campagne, ils s'entretenrent de ces extraordinaires événements :

« Voyons ce que fera Jean de l'Ours ? »

Jean, lui, se méfiait. Il avait mis sa canne derrière la porte et attendait. Tout à coup une jambe tombe dans le foyer. Il la prend et il dit :

« Tiens ! une Quille ! »

Puis un bras :

« Tiens ! une autre quille ! »

Et il met le bras à côté de la jambe au milieu de la cuisine.

Un autre bras, une autre jambe ! il les range près des autres ; et, quand ce fut au tour de la tête :

« Voici la boule, dit Jean, je vais pouvoir m'amuser. »

Mais les morceaux se rassemblent... et voici un homme.

Jean prend sa canne, et cogne que tu cogneras...

Quand l'homme fut mis en pièces, Jean mit les morceaux derrière la porte, prépara le repas et sonna la cloche :

Ce n'est pas possible, dirent les chasseurs : Jean de l'Ours est plus fort que le diable ! »

Ils rentrent et trouvent un bon repas. Ils s'assoient et mangent sans oser demander ce qui s'était passé. A la fin cependant, ils ne purent résister à leur curiosité et demandèrent à Jean s'il n'avait pas eu peur.

« Voici ce qui vous effrayait, dit Jean en les amenant derrière la porte :

boun a un grand poutz. La carrêlho èro en plaço e la cordo tabés — « Qui va descendre ? » — « Ieu » ditz l'ome das palets. S'estaco a la cordo e op ! se fa davalhà. Avio pas fait cinc mèstres que se mèt a cridà : « Tournatz-me mountà, èi pòu dal Diable. Tournatz-me mountà ». Vite, les autres tiroun la cordo e le mountoun palle, mièg estavanit : « quun espauruc, ditz le bouscassiè, vas vese. » Se met a la cordo e op ! capo en jous. Ero gairebé a mièg poutz que se met a cridà : « Tournatz-me mountà, èi pòu dal Diable. Vite tournatz-me mountà. ». Les autres tiroun la cordo e le mountoun. « E be, es degourdit, ditz le tombaire de mountanhos, ieu te vau remplaçà. » E a-l'aquí partit. Arribèc un pauc pus bas, mès coumo sous coumpanhous se metèc a cridà abans d'arribà al founze e le tournoun mountà. Sans re dire, Jan prenguèc la cano d'uno ma, la cordo de l'autro e fasquèc sinne que le descendèssoun. D'un cop d'èl les tres espaurucs se coumprengrèroun, daishoun la cordo e aquí moun Jan que davalho. Per bounur agèc la cano. Coumo èro loungo, freguèc a la muralho dal pouz e Jan toumbèc prou douçoment.

Quand siousquèc al founze, siousquèc pla estounat en vegent qu'i avio pas d'aigo. Al countrari, èro davant un grand castel. Dintro e que vetz ?... Sur un vièlh lèit, l'ome qu'avio tuat dins la cousino. Aquel ome que semblavo pla' malaut, ditz a Jan :

Ils regardent... Rien... Il y avait du sang sur l'escalier. Ils suivent les traces, traversent le jardin et arrivent près d'un grand puits. La poulie était à sa place, la corde aussi :

« Qui va descendre ? »

— Moi, dit l'homme aux palets. »

Il s'attache à la corde et, hop !... Il n'avait pas descendu cinq mètres qu'on l'entendit crier :

« Remontez-moi, j'ai peur du diable. »

Vite, les autres tirent la corde et remontent l'homme, pâle, à demi évanoui.

« Tu es un poltron, dit le bûcheron. Tu vas voir. »

Il s'accroche à la corde, et, hop ! tête en bas. Il arrive à mi-puits et s'écrie :

« Remontez-moi, vite, j'ai peur du diable. »

On le remonte.

« Eh bien ! tu es dégourdi, dit le tombeur de montagnes. Je vais te remplacer. »

Et le voilà parti. Il arrive un peu plus bas, et, comme ses camarades il se met à crier avant d'atteindre le fond. On le remonte.

Alors, sans rien dire, Jean prend la canne d'une main, la corde de l'autre et, d'un signe, ordonne qu'on le descende. Les trois autres se regardent : une même pensée leur est venue : ils lâchent la corde, et voilà mon Jean qui dégringole. Mais, grâce à sa canne, il ralentit sa chute en raclant les parois du puits.

Il atteint le fond et constate, étonné, qu'il n'y a pas d'eau. Il se trouve devant un grand château : il entre... et que voit-il ? Sur un vieux lit

« N'èi pas per gaire, vau mourí. Ei tres filhos, soun delà, vai-los quèrre, te las donni. » Jan va de l'autre coustaí, vetz las tres filhos que plouravoun, se las enmeno. Estaco la prumièro a la cordo e coumando as autres de tirà. Quand arribèc amount, l'ome dal palet ditz : « Qu'uno poulido filho, la gardi per ieu ». La destaco e tourno fa parti la cordo. Jan estaco la segoundo; èro pus poulido que sa sor e le bouscassiè la vouluèc per el. La tresième, la pus poulido, agradèc a l'ome de las mountanhos : « Aqui la que sarà la mieu fenno » E en diguent aquò tiro la cordo per empachà Jan de tournà mountà. Quand Jan vegèc que la cordo arribavo pas, coumprenuèc ço que se passavo. Ba diguèc al malaut. Aqueste i ditz : « Te'n fagos pas, aqui as un courbàs que te pourtarà deforo, un bouci de car; si le courbàs crido « car » i'n dounaràs un pauc, e tabés uno fiolo, ço qu'es dedins ba garis tout.

Jan mounto sul courbas e a-l'aquí partit. Toutis les cops que le courbas dijó « car » Jan i dounavo un bouci de car. Anavo arribà e le courbàs tourno dire : « car », Jan avió pas pus de car. Fa pas a dous, pren le coutèl e coupo un bouci de la cambo, le douno al courbàs, a-l'aquí arribaf. Talèn èro deforo, le courbàs partisquèc e Jan se metèc qualquos goutos de l'enguent sus la plago per la gari; siouèquèc fait sul cop. Regardo

L'homme qu'il avait tué dans la cuisine. Cet homme, qui paraissait bien malade, lui dit :

« Je n'en ai pas pour longtemps, je vais mourir. J'ai trois filles; elles sont à côté; va les prendre : je te les donne. »

Jean va dans la pièce voisine. Les trois filles étaient là : elles pleuraient. Il les emmène; il attache la première à la corde et commande à ses compagnons de tirer.

Quand la jeune apparut au haut du puits, l'homme des palets dit :

« Tiens ! une jolie fille ! je la garde pour moi. »

Il la détache et rejette la corde. Jean attache la seconde. Elle était plus jolie que sa sœur et le bûcheron la voulut pour lui. La troisième, la plus jolie, plut à l'homme des montagnes :

« Voici celle qui sera ma femme, dit-il. »

Et, ce disant, il tire la corde pour empêcher Jean de remonter. Lorsque Jean vit que la corde ne retombait pas, il comprit ce qui s'était passé. Il va le raconter au malade : celui-ci lui dit :

« Rassure-toi : voici un corbeau qui t'emmènera hors des souterrains. Et voici un morceau de viande. Si le corbeau fait : « chair, chair... » tu lui en donneras un morceau. Et voici encore une fiole : ce qu'elle contient guérit tout. »

Jean monte sur le corbeau qui l'emporte. Chaque fois que le corbeau disait : chair... chair... il lui donnait un morceau de viande. Près d'arriver, le corbeau dit encore : chair... chair... Mais Jean n'avait plus de viande. Sans hésiter, il prit son couteau, trancha un morceau de sa jambe et le donna au corbeau...

Ils arrivèrent à la lumière du soleil, et le corbeau s'en retourna. Jean mit quelques gouttes de l'onguent sur sa jambe et la blessure aussitôt

pertout e nous vetz res. Se doutèc que sous amics e las tres
filhos èroun al castel. I va e les troubèc; a cops de cano les
tuèc toutis tres, se maridèc ame la pus poulido filho; gardèc le
castèl, i visquèc urous amé la sieu fenno e sas bèlos sors.

(Recueilli par Urbain GIBERT à Sougraigne).

guérit. Son regard fit le tour de l'horizon : il ne vit personne. Il se dirigea
vers le château... Il y trouva ses trois compagnons et les trois jeunes filles.
A coups de canne, il tua les trois hommes...

Il se maria avec la plus belle des jeunes filles, garda le château et y vécut
heureux avec sa femme et ses trois belles-sœurs.

Traduit par R. NELLI.

BRISO-FER

ou

Le Roi des Poissons

Un cop i avió un pescaire que partissió a la rubièro per se'n anà ensajà de prene quelques peishis. Demouravo en de sa fenno dins un pichou oustal en d'un ort sul darrè. Avió uno cavalho per se'n anà al mercat, uno goussou per la caço. Ero uroux tout ço que vouldretz, souloment i mancavo quicon per ne fai un ome tout ço que i a de pus uroux : avió pas cap de mainatgis; el n'èro apenat, mès sa fenno ne soufrissió encaro mès.

Aquel ome se'n anèc a la pesco; i avió quelque tens qu'aquò i èro pas arribat. Se metec dins l'aigo e passavo les braces dins las tutos. Talèu coumençà, agafec le rei des peishis. Tout countent d'aquelo preso, le pescaire l'anavo escanà quand aqueste i dièc :

« Soun le rei des peishis, dèisho-me entourna dins l'aigo e atraparàs toutis les peishis que vouldràs. »

— « Eh bé, te vau deishà anà », s'i dièc le pescaire.

Sul cop, sans mal pensà, le tournèc dins la rubièro e se metèc a pescà. Atrapavo tout ço que voulió e getavo les peishis sus las lhausos del bord. Quand ne fusquèc fart les amassèc. En pes-can, s'èro pas avisat que n'avió pres detz cops mai que ço

Un homme habitait une petite maison avec un jardin. Il avait une femme, la plus brave de la création, une jument pour aller au marché, une chienne pour la chasse... Il eut pu être l'homme le plus heureux de la terre : mais il lui manquait quelque chose : il n'avait pas d'enfant. Il en était peiné mais sa femme en souffrait plus que lui.

Un jour cet homme eut envie d'aller à la pêche; cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Il se mit à l'eau, glissa son bras sous les racines et, du premier coup, en sortit un poisson. Celui-ci lui dit :

— Je suis le Roi des poissons; laisse-moi vivre et tu pêcheras tout ce que tu voudras.

— C'est bon, dit l'homme; et, sans mal penser il le rejeta dans la rivière et se remit en quête. Il attrapait tout ce qu'il voulait et jetait les poissons sur les pierres plates de la rive. Quand il en fut rassasié il les ramassa. Il ne s'était pas rendu compte qu'il en avait pris dix fois plus qu'il n'en pouvait porter; aussi alla-t-il chercher le charreton...

En entrant, il dit à sa femme :

« O maîtresse ! aujourd'hui, il m'est arrivé une chose extraordinaire. Par une faveur du Bon Dieu, j'ai attrapé le Roi des poissons.

que pouriô pourtà, tabé anèc querre le carretou e les carguèc per les empourtà capô l'oustal.

La nèit, en aprestan les peishis pel soupà, le pescaire dièc a la fenno : « O mèstro, bèi, m'es arribat un cop tarrible. Per un voulé de Dius, talèu me metre a l'aigo, èi agafat le rei des peishis. »

— « Bou Dius, bou Dius » !

— « E m'a dit que si le deishavi parti, atrapariô toutis peishis que voudriô, l'èi deishat e te n'èi pourtat peishis, pensi. N'as per estre countento. Aèn, fas-les quèire ».

— « Fas pla de me ba dire, aquò », i respoundèc la fenno que se lhevavo les pots a l'idèò de se manjà le rei des peishis que deviô avé uno car pla bouno. As pas pourtat le rei des peishis, ieu té'n voli pas manjà un moussèc. »

La prenguèc per un floc de paraulos : « demà te'l pourtarèi — », mès ne mangèc pas.

Le pescaire qu'aimavo pla sa fenno qu'èro la pus bravo de la creaciu fusquèc tustat d'aquel refus e le lendemà se'ntournèc a la pesco e coumo le vèspre passat agafec le rei. Aqueste cop, èro decidat de le pas deishà escapà.

— « Iatase (1), s'i dièc le rei des peishis, me prenes souven aro. Tourno-me dins l'aigo e t'empourtars detz carretados de peishis si voles ».

— « Nani, nani, te podi pas deishà anà paure de tu; es pla bravot, tout ço que voudràs, mès ma fenno m'a menat un carrilhou de toutis les diables, zasiè anèit, e m'a pas voulgut

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! et la femme se léchait les lèvres à la pensée d'un tel régal.

— Il m'a dit que si je lui faisais grâce je prendrais tout ce que je voudrais. Je l'ai remis à l'eau, et, vois ce que je t'apporte ! Tu as de quoi être contente je pense ! Allons ! fais-les cuire.

— Oh ! pourquoi m'as-tu dit cela ? répondit la femme. Tu peux te la manger seul, ta pêche : je n'en veux pas. »

Il essaya de la persuader par un flux de paroles, par des promesses : « ...je te le porterai demain... » Ce fut en vain.

Le pêcheur qui aimait bien sa femme fut peiné de ce refus. Le lendemain il revint à la rivière, et, comme la veille il attrapa le Roi :

« Bigre ! dit celui-ci, tu m'attrapes bien souvent ces temps-ci. Rejette-moi à l'eau, et, cette fois, tu rempliras dix charrettes de poissons si tu veux. Mais l'homme était bien décidé à ne pas le laisser échapper :

— Non, non ! je ne puis te faire grâce, mon pauvre ami. Tu es bien gentil, c'est entendu, mais ma femme m'a sonné un carillon de tous les diables hier soir. Elle n'a pas voulu souper et se refuse désormais à manger du poisson tant que je n'aurai pas apporté le Roi. Que veux-tu que j'y fasse ? c'est ainsi.

(1) *Iatase* déformation populaire de *viêt-d'ase*.

soupà e que tournarà pas manja peishis tan que pourtarèi pas le rei. Que vos qu'i fasque, es atal !

— « Perqu'es atal, tan pis, me metràs dins la panno, mès abans de me tuà, escouto pla ço que te vau dire : de ieu, ne faràs tres boucisses, ne dounaràs un a ta fenno, un a la cavalho, l'autre a la gousso e las tres arèstos, las aniràs plantà a l'ort. Escouto encaro : l'anh que ven, ta fenno aurà tres goujats, la cavalho tres poulhis, la gousso tres cadèls e las tres arèstos vendràn tres lauriès. Tan que les lauriès saràn fresquis, auràs tous tres goujats en bouno santat. Del joun, ount n'i aurà un de sec, aquò vouldrà dire qu'un goujat es mort, si n'i a dous, aquò marcarà que dous des tivis goujats saràn mortis. Me podes tuà aro. »

Le pescaire fasquet ço que le rei des peishis i avió dit de fèi abans de mourí. La fenno, la cavalho, la gousso agègou lour bouci de rei e le pescaire marquéc a l'ort en de tres brocs les emplaçaments de las tres arèstos semenados.

Un an après, la predicciu del peish se troubèc vertadièro coumo l'avió dit al pescaire. La fenno agèc tres belhis goujats, la cavalho tres poulhis lusentis, demelsadis e pla acamadis, la gousso tres goussets galhounadis. Les tres goujats se semblavou coumo tres goutos d'aigo, les tres poulhis èrou parelhis e les canhots a creire vese le mème dins tres mirals al cop, e les tres equipoments avió pas un pel de mès l'un que l'autre per les fai, le mendre, reconegue. L'ainat apelèc soun gous « Brisofer », le catèt « Passo-pertout », le jouve « vite-coumo-le-vent ».

Les goujats venguegou grandis, esperdigalhadis e fortis.

Puisqu'il en est ainsi, tant pis ! Tu me mettras dans la « poêle », mais, avant de me tuer, écoute bien ce que je vais te dire : de moi, tu feras trois morceaux : tu en donneras un à ta femme, un à la jument, l'autre à la chienne, et, les trois arêtes, tu les planteras dans le jardin. Ecoute encore : l'an prochain, ta femme aura trois garçons, ta jument trois poulains, ta chienne trois petits ; et les trois arêtes deviendront trois lauriers. Tant que les lauriers seront verts, tes garçons seront en bonne santé ; si l'un des lauriers meurt, cela signifiera la mort d'un de tes enfants... Maintenant tu peux me tuer. »

Le pêcheur fit ce que le Roi des poissons avait prescrit avant de mourir. La femme, la jument, la chienne eurent leur part, et, dans le jardin, le pêcheur marqua de trois bâtons l'emplacement des trois arêtes semées.

Un an après, la prédiction se vérifia : la femme eut trois beaux garçons, la jument trois poulains luisants, dératés, avec des jambes de coursiers ; la chienne trois petits chiens armés de bons ergots. Les trois garçons se ressemblaient comme trois gouttes d'eau, les trois poulains étaient pareils, les petits chiens aussi, à croire qu'on voyait la même image reflétée par trois miroirs. Et, dans les groupes jumeaux, rien, pas même un poil n'aurait permis de distinguer l'un des frères. L'aîné des enfants appela son chien Brise-Fer ; le cadet Passe-Partout ; le jeune ; Rapide comme le Vent.

Les enfants grandirent, éveillés et vigoureux. Ils apprirent à monter à cheval, à chasser, à se servir de l'épée et du fusil. Quand ils atteignirent dix-huit ans l'aîné voulut, à tout perdre, aller faire son tour à travers le monde.

Aprenhegou a mountà a chaval, caçà, se servi de l'espaso ou del fusilh. Quand fushegou capo les detz e bèit ans, l'ainat des goujats se'n voulguèc anà, a tout perdre, fai soun tour pel mounde.

— « Papa, me'n cal anà fai moun tour, es l'atge per tout goujat de se'n anà per se fai tout soul à la vido. »

Aviòn viscut urousis jusquos aci e sous parents gaitavou de ridèlh de vese un goujat se'n anà. I diègou qu'èro trop jouve encaro e que tiro e que viro, que le tuariòn, qu'èro pla a l'oustal, que sabi ieu ! Toutjoun es qu'auriòn empachat tout autre que lour goujat. Le deishegou pas sourti d'aquí que se'n anesse. Fasquèc tant que pla que partisquèc en de soun chaval, soun gous, Briso-fer, soun espaso e soun fusilh capo la capitalo del país.

S'i rendèc tout dreit e al pus lèu. Abans d'i arribà troubèc en passan dins les vilatges, las aubèrjos que tout le mounde èro atristat dins le país e ne venguèc a demandà ço que poudió i avé per tant apenà le mounde. I respoundègou que si èrou pla tristis èro la causo a un malparat que digus i poudió pas fèi res.

— « Mès que i a ? nou pousquèc qu'i demandà. »

— « Paure ome, un miracle de Dius pourriò soul nous salvà, cap d'ome n'es pas capable. Figuratz-vous que dins la plano costo de la vilo se trobo un bosc espés ount demoro unò bèstio de sèt captis taloment afrouso que dins le bosc i a pas soulo-ment un ausèl ni qualqu'altro bèstio, et d'uno forço que cap d'ome jamès la tuarà pas; n'i a mès d'un que se soun faitis déjà escampilhà de chaval e qu'aquesto a manjadis per avé gausat s'aprouchè d'elo e la coumbatre. »

« Papa, il faut que je m'en aille. Dix-huit ans, c'est, pour tout garçon, l'âge de partir pour se faire, seul, à la vie. »

Ils avaient vécu heureux jusqu'alors, et les parents voyaient d'un mauvais œil ce départ... Ils firent valoir sa jeunesse, son peu d'expérience... et ceci, et cela... qu'on le tuerait, qu'il ne serait jamais mieux qu'à sa maison, que sais-je ? Rien n'y fit. Et le jeune homme partit avec son cheval, son chien Brise-Fer, son épée et son fusil, vers la capitale.

Il s'y rendit tout droit et au plus vite. Mais aux approches de la ville, toutes les personnes qu'il rencontrait, sur son chemin, dans les auberges, dans les villages, paraissaient si affligées qu'il s'enquit de ce qui causait leur tristesse.

« Un grand malheur s'acharne sur nous, et personne n'a le pouvoir d'y mettre fin. »

— Mais qu'est-ce donc ?

— Pauvre homme ! seul un miracle de Dieu pourrait nous sauver. Figurez-vous que dans la plaine, aux abords de la ville se trouve une forêt vierge où vit une bête à sept têtes; une bête si hideuse et si méchante que tous les oiseaux et toutes les autres bêtes ont déserté le bois; et d'une force telle qu'aucun homme jamais ne pourra la tuer. Plus d'un cavalier a essayé: tous se sont fait désarçonner, et la bête les a dévorés pour les punir d'avoir osé l'approcher et la combattre.

— « E que fa aquelo bèstio per que tout le mounde i volgue un mal folh ? »

— « Mès sabètz pas, paure ome, qu'aquelho bèstio de set caps se manjo cado anh la pus poulido filho del país e ounganh es la filho del rei qu'es desinnado per anà se fai manjà per la bèstio. La pauro filho, tant poulido, e mourí d'uno mort coumo aquelho ! aquò vous arranco le cor. »

— « Alavetz, coumo disètz, i a pas d'estèc de se defai de la bèstio ? »

— « O que nani, cap de caçairis de la vilo i a pas jamès pouscut fèi re e le rei a decidat que dounarió la sivo filho per fenno al que tuarió la bèstio. I a pas grando esperanço de la salvà, demà sera le siu darniè joun. »

Le goujat se fa ensenhà le bosc e i va. S'amago costo de l'aurièro e atend. Enfins, vetz arribà un sièguít : cavalhiès que plouravou, toutis vestidis de negre, sus chavals cubèrtis d'uno estofo de sedo negro, e, al darrè, une cavalho blanco coumo la nèu en de bridos d'or que poutavo une filho taloment poulido que le goujat ne demourèc un chic susprés, sans poudé se ressassi a la pensado que s'anavo metre jous la dent d'uno bèstio tan lèdo. La princesso devió estre deishado dins uno clarièro a l'intrado del bosc; en marchan quelhissiò quelques flous as aïbres. Quand le sièguít s'arrestèc, la filho passèc a cado cavalhiè e i dounèc uno flou e cadun i fasió un poutou sus la ma. Apèi, la filho descendèc de chaval, vegèc s'entournà capo soun paire tout le mounde. Soulo, sans plourà, se metèc a marchà capo le mièi del bosc. Elh qu'avió pas perdut res de tout ço que s'èro passat, piquèc le chaval e l'atenhisquèc. I dièc qu'elh anavo ensajà de tuà la bèstio, prenguèc la princesso ta poulido sul chaval e i dounèc counsels per veni al bout de la bèstio.

« Quand sarén devans la bèstio, tout cop que dirè : « bado

— Et que fait cette Bête pour être ainsi l'objet d'une telle haine ?

— Elle dévore chaque année les plus jolies filles du pays ? Aujourd'hui, c'est la fille du Roi qui doit lui être sacrifiée ! Pauvre fille ! si jolie ! mourir d'une telle mort ! cela vous arrache le cœur !

— Ainsi donc, vous dites qu'il n'y a pas moyen de se défaire de ce monstre ?

— Hélas ! Le Roi a décidé qu'il donnerait sa fille pour femme à celui qui la sauverait. Mais il n'y a pas grand espoir : demain sera son dernier jour. »

Le jeune homme se fait indiquer le bois et s'y rend. Il se cache à la lisière et attend... Enfin il vit arriver un cortège : des chevaliers en pleurs tout vêtus de noir, leurs chevaux couverts d'une étoffe de soie noire, et, derrière, blanche comme la neige, une jument avec des brides d'or, portant une jeune fille si belle que le jeune homme en fut ébloui. Et il ne pouvait se ressaisir à la pensée qu'elle allait être livrée aux crocs d'une bête si laide.

La princesse devait être conduite dans une clairière, à l'entrée de la forêt. En marchant elle cueillait des fleurs aux branches des arbres.

que te la douni », abaisharàs le cap e ieu i dounarè un cop de sabre. »

La filho i proumetèc de fèi ço que disió.

Arribavou capo le mièi del bosc, entendión déjà le bruch que fasio la bestio que deracinavo les aïbres taloment èro afamado. Enfans le bruch se fasquèc pus vesi e tout d'un cop la bèstio arribèc dreit capo a-n-elhis. Le çaçaïre boutgèc pas. s'assigurèc sus estrius, le cheval se tenió prêt e la filho elho ne disió pas un mot, demouravo curiooso de vese ço que s'anavo passà.

— « Bado que te la vau donna. »

En aquel moument, le cop de sabre fiulèc dins l'aire e tres caps de la bèstio resquitègou pel sol. Le sang pishoulavo, coumo d'uno fount, de la bèstio. Se metèc a muge, a fèi tramlà toutis aïbres.

— « En de quatre caps sarè pus forto qu'en de sèt », i cridèc la bèstio. Le çaçaïre se tenió prêt. Dous cops la bèstio se lancèc, e dous cops le cheval sautèc de coustat. La bèstio escupissiò de se vese arrestado, un darniè cop ensagec de fai tounbà de cheval le çaçaïre e la filho. Prenguèc balanç e se lancèc. Al moument oun passavo a touto forço, le gous que

Quand le cortège s'arrêta elle passa devant chaque chevalier : elle lui donnait une fleur et le chevalier lui baisait la main.

Ensuite elle descendit de cheval et regarda s'éloigner vers la ville ceux qui l'avaient accompagnée...

Seule alors, sans pleurer, elle entra dans la forêt.

Et lui qui avait passionnément observé toute la scène éperonna son cheval et l'attendit.

« Je vais essayer de tuer la Bête, lui dit-il. »

Il prit la princesse si jolie sur son cheval et lui recommanda de suivre ses conseils pour venir à bout de la bête :

« Quand nous serons devant elle je dirai : Ouvre la gueule et je te la donne. Tu baisseras la tête et moi je donnerai un coup de sabre. »

La jeune fille promit de faire ce qu'il lui conseillait.

Ils arrivaient vers le milieu de la forêt. Ils entendaient déjà le bruit que faisait la Bête affamée en déracinant les arbres. Enfin le bruit se rapprocha et, soudain, la Bête fut devant eux. Immobile, le cavalier s'affermir sur ses étriers; le cheval se tenait prêt... la jeune fille, elle, ne disait pas un mot. Mais elle attendait avec curiosité ce qui allait se passer...

« Ouvre la gueule et je te la donne. »

Gueule ouverte, la Bête s'élança, le sabre siffla et trois têtes rebondirent sur le sol. Le sang gicla comme d'une fontaine et la Bête bengla à faire trembler tous les arbres de la forêt.

« Avec quatre têtes je serai plus forte qu'avec sept, cria-t-elle ! Le chasseur attendait une nouvelle attaque. Deux fois la Bête s'élança, deux fois le cheval l'évita d'un léger écart. La bête en crachait de rage. A nouveau, elle ramassa ses forces pour désarçonner le cavalier et la jeune fille, prit son élan, et bondit... Alors le chien, qui l'épiait, d'un coup de

l'espiavo, d'un cop de pato qu'i desquilsèc la poupo, l'entrevirèc un chic e le sabre i donnèc le tems de tournà de sus l'esitaciù, les quatre caps se degranègou pel sol e la bèstio fuscquèc quatre ou cinc candeletos abans de demourà pato-virado.

Alavetz, davalhèt de chaval; demandèc le moucadou a la princesso, un moucadou lhusent de broudariós e de dentèlho, e tout performat, s'avancèc en del sabre capo les caps de la bèstio, coupèc l'uno après l'autro toutos las lhengos, las estroupèc dins le moucadou e se'l metèc dins la pocho.

La filho i demandèc si s'entournavou tout dreit toutis dous capo la vilo e qu'aquí se maridarión le même joun. Elh, i dièc que poudió pas l'accompanhà a soun paire, que caliò que se'n anesse dins tal païs vese un siu cousi, mès que sarió a la capitalo al cap d'un anh e un joun per se maridà en d'elho. I serèi siguroment, te podes creire a ma paraulo. I fasquèc sous adius, l'embracèt, mountèc sul chaval e se ba trissèc pel bosc.

La filho pla urouso s'entournèc d'aquí capo la vilo. Quicon pr'aquó la carcinavo : perqué s'éro anat sulcop e l'avió pas menado a soun paire que se sarión maridadis aquel joun ? Enfin èro urouso d'estre salvado e cantavo alègroment pes carreirous del bosc e quelhissiò de tens en tens uno flou.

Arribavo capo la sourtido del bosc, pas lhènc i avió sèt carbouniès que trabalhavou. Per asard, la filho passèc ran des carbouniès. Talèu que la vegèrou, fuscquègou sasidis de pòu a tal

patte lui déchira le sein, dévia l'élan... le sabre siffla, les quatre têtes s'égrièrent sur le sol, la Bête boula, roula quatre ou cinq fois sur elle-même et s'abattit, les pattes en l'air.

Alors le jeune homme mit pied à terre et demanda le mouchoir de la Princesse : un mouchoir luisant de broderies et de dentelles, et tout parfumé ! Il s'avança avec son sabre vers les têtes, coupa l'une après l'autre les sept langues et les enveloppa dans le mouchoir qu'il mit dans sa poche.

« Nous allons sans tarder retourner à la ville, dit la Princesse et nous nous marierons ce soir même.

— Je ne puis t'accompagner, dit-il. Je dois aller dans un pays lointain retrouver un de mes cousins. Mais je reviendrai au bout d'un an et un jour. Alors nous nous marierons. Je ne manquerai pas au rendez-vous : crois en ma parole. »

Il lui fit ses adieux, l'embrassa, enfourcha le cheval et disparut à travers les arbres.

Tout heureuse la Princesse reprit le chemin de la ville. Quelque chose cependant la préoccupait : « Pourquoi est-il parti si vite ? Pourquoi ne m'a-t-il pas reconduite à mon père qui nous aurait mariés cette nuit ?... Mais, heureuse d'être en vie, elle chantait allègrement dans les sentiers du bois, et, de temps en temps cueillait une fleur.

Elle approchait de la lisière. Non loin de là, travaillaient sept charbonniers. Par hasard elle passa près d'eux. A sa vue, ils furent saisis d'une telle frayeur qu'ils injurièrent cette jolie Princesse comme la dernière des

punt que te l'escriassègou aquello pouldo princesso coumo la darnièro de las païsanos, i diègou tout ço que la tèrro se pot entendre dire : « de grosso murgou, fenhanto », e que si s'entournavo pas dins le bosc elhis s'anavou cargà d'i la menà e truquet traquet; e que s'i elho aviò pòu de se fai manjà, èro pas a-n-elhis de recepié la coulèro de la bèstio; qu'èrou de paures trabalhaires qu'aviòn familho e que s'i aviò pas vergounho, elho, de s'entournà per les fèi manjà a-n-elhis t'i anabou fa passà la fantesió de la pòu d'uno bouno manièro e patati e patatà.

Déjà le pus jouve des carbouniès, qu'èro le soul qu'èro pas maridat e qu'èro encaro le mès espauruc de toutis, aviò amasat un broc per la clarièro e t'i voulió dounà uno deruscado per la fèi entournà dins le bosc.

Toumbègou de naut, quand la filho del rei i dièc que qualquus aviò tuat la bèstio. Lous i sapièc pas dire pr'aquò qui èro que l'aviò tuado, se'n èro anat talèu avé coupat les caps de la bèstio.

Ba voulión pas creire e la filho les menèc a l'endreit del bosc ount les caps de la bèstio èrou demouradis pel sol. En vegen aquò e servidis pel départ de l'estrangè qu'aviò salvat la filho, les carbouniès vouguegou proufità de l'oucasiau que lous toumbavo del cèl e se fèi passà pel caçaïre.

Poudètz creire qu'agègoun lhèu repensat que farió bou passà pes salvairis de la princesso, mès ço mès que lous i fasió plasé

paysannes. Ils lui dirent tout ce que la terre peut s'entendre dire : vieille souris, fainéante... et que, si elle ne s'en retournait pas dans le bois, ils se faisaient fort de l'y contraindre, et vivement; que ce n'était pas à eux de subir les colères de la Bête; qu'ils étaient de pauvres travailleurs chargés de famille; et qu'elle devrait avoir honte de s'enfuir, elle, pour les faire dévorer à sa place... « Nous allons te faire passer le caprice de la peur, et d'une bonne manière... et patati, et patata... » ?

Déjà le plus jeune des charbonniers, qui était célibataire, et cependant le plus poltron, avait ramassé un bâton dans la clairière et menaçait de la rosser...

Quelle ne fut pas leur surprise quand elle leur apprit que la Bête avait été tuée par un cavalier inconnu. Mais pour les convaincre elle dut les conduire à l'endroit où étaient restées les sept têtes. Les charbonniers eurent tôt fait de se ressaisir, et, servis par le mystérieux départ du vainqueur, ils voulurent profiter de l'occasion qui leur tombait du ciel.

« Nous dirons que nous t'avons sauvée, et, pour que personne n'en doute, nous garderons ces têtes. L'un de nous n'est pas marié : tu seras bien contente de l'avoir pour époux. Tu diras à ton père que les charbonniers ont tué la Bête. Fais-en le serment si tu ne veux pas mourir à l'instant. »

A demi morte de peur elle promit tout ce qu'ils voulurent : elle se marierait avec le célibataire, et les six autres auraient les six plus riches emplois dans le pays. Mais, plus fine qu'ils ne pensaient, elle ajouta :

« J'ai fait le vœu, si j'échappais à la Bête, de ne pas me marier avant un an et un jour. »

èro de se maridà en de la filho del rei, tabé diègoun sulcop a ladito filho.

— « Le qu'a tuat la bèstio es partit e i a pas cap de rasou que digus nou cregue que nousautris t'avèn salvado. Anan prene les captis que soun aquí e passarèn pel cavaliè que soulo-ment counèisses pas, l'un de nousautris es pas maridat e saràs pla contento de l'avé per ome. Aro, que te tenèn, si nous dounes pas la parola de dire a toun paire que les carbonniès an tuat la bèstio das sèt caps, te tuan. »

La filho, mièjo espantado, i proumetèc ço que voulión, que l'un se maridarió en d'elho e que les sièis autres ajoun las prumièros plaços dins le país. Mès la princesso èro pus fino que ço que pensavoun e lous i dièc que le maridatge ne pourrió se fèi que dins un an e un joun, qu'elho n'avió fèit le serment si escapavo a la bèstio. Elhis èroun prou contentis sans pensà a troubà lhounc le tens del maridatge.

La filho se'n tournèc al palaish, tout le mounde fusquèc estabousit de la vese en vido. Le rei folh de bounur voulió maridà la mèmo nèit sa filho en del que l'avió tirado per miracle de la mort. Fusquèc pas refredit quand sa filho i dièc qu'èroun les carbonniès e per fèi plasé a sa filho qu'aimavò taloment, qu'aquesto i aurió fait batisà un teule que pourtèc souloment le maridatge a un an e un joun.

S'i atrigavo al rei de vese arribà aquel joun, la princesso elho èro pla tristo. Avio pas agut nouvelhos del couratjous cavaliè qu'èro partit en de las lhengos e le moucadou,

Tout à leur joie ils lui accordèrent ce délai et la jeune fille regagna le Palais.

Quand elle parut tout le monde fut frappé de stupeur. Le Roi, fou de bonheur, voulut la marier le soir même avec celui qui l'avait miraculeusement sauvée. Si grande était sa joie qu'il ne fut pas déçu d'apprendre que sa fille devait la vie à des charbonniers. Et, pour lui faire plaisir, — il l'aimait tellement qu'elle eut pu lui faire baptiser une tuile — il consentit à attendre un an et un jour pour les noces.

Si le Roi était impatient de voir arriver ce jour, la Princesse, elle, était fort triste. Elle n'avait aucune nouvelle du courageux chevalier. Le temps passait et elle craignait qu'un malheur l'empêchât de revenir au jour fixé. Le Roi attribuait cette tristesse au souvenir obsédant de la Bête, et, pour la divertir il faisait préparer le festin des noces : un festin tel qu'on n'en avait jamais vu d'aussi beau dans la capitale. Partout s'édifiaient des terrasses et des balustrades; des tables se dressaient dent la vue vous laissait bouche bée : couvertes de la plus belle argente que qu'on avait pu se procurer.

Cependant, dans tous le pays on comblait les charbonniers d'admiration et de prévenances. Le jeune venait souvent au palais mais jamais la Princesse ne lui permit de baiser sa main.

Au bout d'un an et un jour tout fut prêt. Désespérée, mais n'en laissant rien paraître, la Princesse s'était jurée, si son sauveur n'était pas au rendez-vous, de se donner la mort le soir même...

Heureusement pour le conte tout se passa autrement.

après i avé proumés que se troubarió dins la vilo al cap d'un anh e un joun per se maridà. Le tens passavo e la filho avió pòu qu'un malur l'empache d'estre aqui. Le rei pensavo qu'èro encaro le souveni de la bèstio que la fasió tant atristado e per la diverti fasió preparà per la noço un repaish, quicon de ta grand que se'n èro pas encaro vist dins la capitalo desempèi un tens pla endarrè. Pertout fasquéc amountà balustrados e terrassos, unos taulos a fèi badà de las vese avión estados garnidos e cubertos de l'argentarió pus poulido que le rei s'èro pouscut procurà e pendent aquel tens n'i avió que pes carbouniès dins tout le païs; le joue venió souvent encò de la princesso, mès jamès la filho i deishèc pas fèi un poutou sus la ma.

Tout èro prest al cap d'un anh e déjà la filho desesperado, mès sans n'avé l'aire, s'èro fèito la réglo que si se maridavo en del carbouniè se tuarió, elho, la nèit de la noço. Urousoment pel counte, tout se passèc autroment.

Le goujat ainat del pescaire, le qu'avio tuat la bèstio, avio pas debrembat de se'n veni capo la vilo per se maridà.

Quuno fusquéc pas sa coulèro quand i diègoun que le lendemain, la filho del rei se maridavo en del carbouniè que l'avio salvado dins le bosc, aquel joun fasió un anh. Se'n va dins uno oustalarió e d'aqui escriguéc a soun paire qu'i mandèsse al pus lèu Passo-pertout e Vite-coumo-le-Vent que n'avio grand besoun. Le paire les fasquèt parti al pus lèu e urousoment pel joue estrangé, les gousses arribèroun en bon tens.

La taulo èro meso al palaish, toutis envitadis e les maridairis e le rei èroun déjà assietadis. Tout d'un cop, abans qu'ajoun pouscut manjà le prumiè moussèc, remarquègoun que tout ço qu'èro sur la taulo : plats, siètos, fourquetos, boutelhos, tout fugissió a visto d'èlh, mès sans que qualqus pousquèsse vese qui fasió aquò. Toutis se metègoun sul pè per gaità out tout se'n anavo e agègoun lhèu vist deforo tres gousses taloment rapidis que digus les vesió pas al prumiè cop d'èlh que s'emportavoun tout ço qu'èro sus la taulo, e sans coupà res, passavoun per las sarralhos, las carrièros, dincos a l'oustalarió. E

Le courageux Chevalier n'avait pas oublié sa promesse. Quelle ne fut pas sa fureur quand il apprit que, le lendemain, la fille du Roi se mariait avec le charbonnier, qui, disait-on, l'avait sauvée dans le bois. Il s'en fut aussitôt dans une auberge, manda à son père de lui envoyer au plus vite Passe-Partout et Rapide comme le Vent...

...Au Palais la table était servie : tous les invités et les fiancés étaient déjà assis. Soudain les convives frappés de stupeur, s'aperçurent que tout ce qui était sur la table disparaissait à toute vitesse : plats, assiettes, bouteilles, fourchettes, fuyaient, insaisissables. Et personne ne voyait les ravisseurs. Ils se levèrent tous, ouvrirent les fenêtres : au loin, dans la plaine, les trois chiens filaient comme trois flèches dans le vent. Ils emportaient tout, sans rien casser, passaient par les trous des serrures, à travers les barreaux des chaises, et, en un clin d'œil rejoignaient l'auberge... Là, la table grandissait et s'embellissait à mesure, et devenait semblable à celle du Palais.

aqui la tauolo se tournavo arrenjà coumo encò del rei. Aqueste fa averti le « moussu » qu'enviavo aquelhis gousses de se presentà a-n-elh.

Le « moussu » respoundèc qu'elh i poudió pas anà e qu'èro al rei de se presentà a l'oustalarió. Aqueste curios de sabé ço que se passavo i courris e aqui tustat de la « richeso » d'aquel goujat qu'avió unos armos amb un fourrèu d'or e un cheval des pus poulidis qu' le rei n'avió pas un de tal dins les sivils estables l'envitèc a veni dinnà en d'elhis. Le moussu voulguèc pla e les gousses agègoun lheu fèit de tournà tout a la tauolo d'out b'avión empourtat.

Talhèu que la filho del rei vegèc arribà dins la salo le brillant cavaliè que l'avió salvado se lhevèc sul cop e s'i pengèc al colh e i fasquèc milo poutous : « Papà papà, es aquel qu'a tuat la bèstio, les carbouniès m'avión fourçado a dire qu'èroun elhis, sabió que deviò tournà dins un anh e un jour. »

Le rei èro tout estabousit de ço qu'arribavo. « Es vertat, ma filho, me ba pagaretz, carbouniès, e sul cop ».

Les carbouniès se lhevègoun toutis e se metègoun a cridà al cop qu'aquò èro uno messourgo que le qu'arribavo aviò pas tuat la bèstio, qu'elhis soulis avión salvat la princèso e voulion anà quèrre a lour oustal les caps qu'avión agut la bouno pensado de s'empourtà del bosc. « Avèn les caps, nousautris, e qu'aquel s'es pas un pauc-vali vous mostre uno provo coumo que a tuat la bèstio ? » — « Aqui, avetz las lhengos, » respoundèc l'autre. Sourtisquèc de la pocho quicon estroupat dins un poulit moucadou.

Le Roi fit alors mander le « Monsieur » de l'auberge :

« Que le Roi vienne à moi, s'il veut, dit le chevalier. Je n'irai pas au devant de lui. »

Curieux, le Roi accourt, et, frappé par l'opulence de ce jeune homme dont les armes avaient des fourreaux d'or, dont le cheval était plus beau qu'aucun des siens, il l'invita au festin.

Le « Monsieur » daigna accepter, et les chiens en un clin d'œil rapportèrent au palais tout ce qu'ils avaient emporté.

Dès que la Princesse vit paraître dans la salle le brillant chevalier elle se jeta à son cou et lui donna mille baisers :

« Papa ! c'est lui qui a tué la Bête. Les charbonniers m'avaient forcée à dire que c'étaient eux. Mais mon sauveur m'avait promis de revenir au bout d'un an et un jour !

Le Roi, furieux, se tourna vers les charbonniers :

« Vous ! vous me paierez cela ; et sur le champ. »

Les charbonniers se mirent à crier que c'était là un mensonge :

« Nous vous montrerons les têtes, nous : elles sont dans notre cabane. Que cet homme, s'il n'est pas un vaurien, vous apporte une preuve...

— Voici les langues, dit l'autre, »

Et il sortit de sa poche le mouchoir dans lequel elles étaient enveloppées.

— « Le moucadou de la princèssò », cridègoun de suspresò toutes las fennos d'ounou de la filho del rei. « Le pus poulit moucadou ! i le dounèguen abans de parti pel bosc i a un anh e un joun e l'aviòn cregut perdut. »

Davans tout le mounde, le goujat destroupèc le moucadou e toutes las sèt lhengos aparisquègoun ta frescos que le prumiè joun, tant s'èroun pla gardados dins aquel moucadou performat. « Alavetz qui a tuat la bèstio, le qu'a las lhengos ou les qu'an les caps ? E le moucadou ! la princèssò vous a pas souloument dounat un gatge de sa paraulo.

Le rei fasquèc arrestà, sul còp, les sèt carbouniès. Sus la plaço, davans touto la vilo, les souldats amountèroun un ramat de faisses, dessus metègoun les sèt caps en d'un carbouniè estacat a cadun e allumègoun le mount. E tout le mounde cridavo de countentement, pendent que les gusis de carbouniès se rumayoun l'asqueno e que la calou i fasiò foundre la coudeno. Ne demourèc pas ré, ni os, ni dent e las cendres las escarralhègoun per las carrièros : atal tout le mounde marchariò e escupiriò, e les gousses pishariòn sus ço que poudiò ave apartengut a-n-aquel mounde de pas grand causo

E tout le vèspre que seguisquèc i agèc dins la vila una noço a tout petà, manjà, beure, dansà. La princèssò cantavo de bounur e le siu ome la quitèc pas d'un pas.

La nèit après la fèsto, toutis dous se'n anègoun al lhèit. Le rei lous i aviò fèit preparà la pus poulido crambo del palaish.

« Le mouchoir de la Princesse, s'écrièrent les demoiselles d'honneur. Son plus joli mouchoir. Nous le lui avons donné avant son départ pour la forêt et nous le croyions perdu... »

Le jeune homme ouvrit alors le mouchoir : les sept langues étaient aussi fraîches que le premier jour, tant elles s'étaient bien conservées dans ce mouchoir parfumé.

« Alors, qui a tué la Bête ? celui qui a les langues ou ceux qui ont les têtes ? Et ce mouchoir ? La Princesse vous a-t-elle donné un gage de sa parole ? »

Sans plus attendre, le Roi fit arrêter les charbonniers. Sur la place, devant la ville assemblée, les soldats amoncelèrent des fagots. Au sommet ils placèrent les sept têtes avec un charbonnier attaché à chacune d'elles et ils allumèrent le bûcher. Tout le monde criait de joie pendant que les sept gueux se grillaient l'échine et que la chaleur fondait leur couenne. Il n'en resta rien, ni os, ni dents. Les cendres furent répandues dans les rues afin qu'on pût les piétiner et cracher dessus et que les chiens comprissent ce qui restait de ces pas grand chose.

Et ce fut une noce inoubliable. Elle dura toute la nuit. Plus légère qu'un oiseau la Princesse chantait son bonheur et son mari ne la quittait pas d'un pas... ?

On leur avait préparé la plus belle chambre du Palais. Quand ils furent couchés la Princesse s'aperçut qu'il laissait une de ses jambes pendre hors du lit. Surprise elle en demanda la raison :

« C'est la coutume dans mon pays, dit-il. Demain je la rentrerai si tu le désires... »

Un cop dins le lhèit, la fenno s'avisèc que le siu ome deishavo une camo en deforo del lhèit. Suspreso, i demando per qué fasió aquò, elh i respoundèc qu'èro la modo dins le siu país mès que le lendemà la metrió en dedins per i fèi plasé.

Tard dins la nèit, après que la jouventut les agèc vengudis afintà e fei dous ou tres tours dins la crambo abans de les fèi beure dins le même veire, le novèl maridat vegèc, per la finèstro, un lhum pla lhenc, dins un bosc.

— « Qu'es aquel lhum avalh ?, demandèc a la siu fenno. Elh i respoundèc que de toutis les qu'èroun anadis avalh out demouravoun dos brèishos, n'i avió pas cap qu'èroun tournadis : « Viet-d'ase ! se dièc e deishèc endurmi la fenno, se lhevèc sans bruch, se vestisquèc e en d'un chaval e soun gous partisquèc capo le lhum.

Arribo a la porto, tusto un cop. Uno voutz de dedins i crido que se dêrbe tout soul, qu'i podoun pas derbi. Elh derbis, dintro e vetz uno fenno qu'escouavo le four en de las poupos e uno outro courcado que se penchenavo al mièi de la cousino.

Aquelho talhèu que le vetz s'i ditz : « Aqui as un pel, estacone le gous e le chaval dins le cas out nous moussegeriòn ». Elh ba fasquèc, la brèisho i fasió sinne encaro de s'aprouchè, i passèc un pel al colh e al même moument fusquègoun cambiadis, l'ome, le chaval e le gous en uno lhauso del peïrou...

Le lendemà mati, ent anan fèi soun tour a l'ort; le paire des tres goujats pensèc toumbà de soun naut : un lhauriè s'èro secat. Las tresous le prenguègoun, dintrèc a l'oustal en se

Ils reçurent la visite des jeunes gens : ceux-ci firent deux ou trois fois le tour de la chambre, les firent boire dans la même coupe et s'en allèrent...

Après leur départ le nouvel époux vit par la fenêtre une lumière lointaine, et cette lumière semblait lui faire signe :

« Quelle est cette lumière, là-bas ? demanda-t-il.

— Là-bas, répondit la Princesse, est la demeure des Sorcières. De ceux qui y sont allés aucun n'est jamais revenu. »

Il attendit que la Princesse fut endormie. Alors il se leva, sans bruit, s'habilla, prit son cheval et son chien et partit vers la lumière...

Il arrive à la porte, il frappe :

« Nous ne pouvons pas t'ouvrir, dit une voix; ouvre toi-même. »

Il ouvre et entre. Une femme écouillonnait le four avec ses seins, une autre, couchée au milieu de la cuisine, se peignait. Celle-ci lui dit :

« Voici un cheveu; le chien et le cheval pourraient nous mordre : attache-les. »

Il attacha les bêtes.

« Maintenant, approche-toi. »

Il s'approcha; elle lui passa un cheveu autour du cou; à l'instant même l'homme, le cheval et le chien furent changés en une dalle du seuil...

Le lendemain matin le père des trois jumeaux, en entrant au jardin, faillit s'évanouir : un des lauriers était flétri. Il fut pris des trois sueurs, rentra dans sa maison et éclata en sanglots.

toucan le cap e en plouran. — « Eh be, qu'as ? i dis la mèstro. »
— « I a que le nostre paure ainat es mort ». Le segund es goujats que se lhevavo entend ço que veniò de dire soun paire.
— « Que i a, papà ? — « Oh, pas res ! — « Mon fraire es mort, un lhauriè es sec; nous aviòs pas jamès dit perqué cado mati te'n anaves a l'ort vese le lhauriè desempèi que mon fraire se'n es anat. Voli parti per vese ount le paure es passat.

Zasiè encaro, nous tournèc renvià Passo-pertout e Vite coumo-le-Vent, nou poi pas estre pla lhenc de la vilo; enfins, me'n vau tout dreit capo alha. »

E partisquèc sul cop en de soun chaval, soun gous, le sabre e le fusil devès la capitalo. Coumo semblavo taloment a sou fraire, tout le mounde le preniò per elh e le saludavoun. Elh pensèc que n'aviò qu'a se deishà passà per son fraire; belhèu qu'atal ne troubariò traços. Les gardos del rei i venguègoun al davans e i diègoun que le rei soun bèl paire le fasiò cercà de pòu que i sièsse arribat un *mishant cop. — « Veni de me passejà », respoundiò a toutis; la filho del rei aviò pas dit a digus que soun ome se'n deviò estre anat capo le lhum dins le bosc per pas atrista touto la vilo, e aviò dit que belhèu èro anat caça per se distraire.

Le rei e sa filho l'embracègoun e la fenno de son fraire i dièc : « D'ouunt venes, roudaire ? » Coumo sabiò pas ount son fraire èro anat i dièc : « Veni de me passejà. »

En de tout ço qu'i arribavo, auriò estat pla bèstio de pas counprene que son fraire èro maridat en de la filho del rei.

« Pourquoi pleures-tu ? lui demanda sa femme.

— Notre pauvre aîné est mort ! »

Le cadet qui venait d'entrer, avait tout entendu :

« Mon frère est mort, dit-il, un laurier est flétri... Tu ne nous avais jamais dit pourquoi, chaque matin, dès l'aube, tu allais au jardin... Je saurai ce qui est arrivé; hier encore mon frère nous renvoyait Passe-Partout et Rapide comme le Vent. Il ne peut être bien loin : je pars... »

Et il partit avec son cheval, son chien, le sabre et le fusil. Il ressemblait tant à son frère qu'on le prenait pour lui, et tout le monde le saluait. Il pensa qu'il valait mieux ne pas dé tromper les gens : peut-être ainsi aurait-il plus de chances de retrouver les traces de son frère...

Les gardes du Palais vinrent à sa rencontre et lui apprirent que le Roi, inquiet, le faisait rechercher partout.

« Je viens de me promener, dit-il. »

La Princesse craignait que son époux fût allé chez les sorcières, mais pour ne pas attrister toute la ville elle avait dit qu'il était allé chasser...

Quand elle vit le jeune homme, elle se jeta à son cou :

« D'où viens-tu donc, rôdeur ?

Comme aux autres il répondit :

« Je viens de me promener. »

Et il comprit que son frère était l'époux de la Princesse...

Mès dièc pas res. Caliò sabé ount èro passat l'autre e tout le joun passèc per l'ome de la princèssò.

La nèit venguèc e anègoun al lhèit toutis dous e le catèt, coumo n'aviò l'abitudò, teniò la camo en deforo del lhèit. La fenno i fa le réproche coumo al siu ome la vèlho : « Pr'aquò m'aviòs dit, zasiè que dintrariòs la camo dins le lhèit. » — « La dintrarè demà. » Es pla la fenno de mon fraire ainat, se disiò elh, e ço pus fort es qu'es maridat zasiè e a dispariscut dins la nèit. »

Al cap d'un pauc, s'avisèc d'un lhum, pla lhènc e demandèc ço qu'èro.

— « Zasiè, te diègui que dos brèishos demouroun aqui e que digus des qu'i van ne tourno pas. »

« Aquò es tou fraire » s'imaginèc e deishèc endurmi la princèssò, se lhevèc sans bruch, se vestisquèc e en del chaval e le gous fusquèc lhèu a la porto embreishado.

Tustèc : Durbissetz-me, si voulètz ! — « Dèrbi-te, tu, que poudèn pas » ! Pan, pan, a la porto. Durbi-te, tu ! Se durbissèc e vegèc coumo son fraire, las dos brèishos : l'uno que engravo le four en del davant e l'autro que se despousoulhavo tout al mièi davans le foc.

— « Estaco le gous e le chaval en d'aquel pel que nous moussegarión !

— Estaco-les, tu !

— Arranco aquel pel e estaco-les !

E le catèt arranquèc le pel e estaquèc le gous e le chaval e la

La nuit venue il se coucha près d'elle et, comme il laissait sa jambe hors du lit :

« Tu m'as promis hier de rentrer ta jambe dans le lit, dit-elle.

« Je la rentrerai demain... »

C'est bien la femme de mon frère, pensa-t-il, et c'est la nuit dernière qu'il a disparu...

Alors il aperçut la lumière qui scintillait dans le lointain :

« Quelle est donc cette lumière ?

— Je t'ai dit hier qu'elle venait de la maison des sorcières d'où personne ne revient. »

Il savait maintenant où était son frère...

Et, dès que fut endormie la Princesse, il partit vers la porte ensorcelée...

Il frappa :

« Ouvrez, crient les sorcières. »

Il entra, et, comme son frère, il vit les deux femmes, l'une qui balayait le four avec ses seins, l'autre qui s'épouillait au milieu de la cuisine :

« Attache le chien et le cheval avec ce cheveu.

Quand le cadet eut attaché les bêtes, la sorcière enroula un autre cheveu à son cou et tous trois furent changés en une pierre d'angle de la porte...

brèisho i n'enroullèc al colh e sul cop toutis tres fousquègoun cambiadis en uno peiro de cantou de la porto.

E lendemà mati, le paire dintrèc de deforo dins la cousino en s'arrancan les pelses e la barbo de doulou. — Moun Dius, moun Dius, pauro fenno, nous n'en demoro qu'un. Avèn les dous ainadis mortis. Mo filh, tu partiràs pas que n'auriòn pas pus cap !

Le jouve des goujats s'èro lhevà an aquelho anóuncio e en despièt de soun paire que le voulió reteni : — « Papà, mamà, mous dous fraires soun mortis e troubariòtz bou que demori aci sans sabé ount soun passadis. Aquó se pot pas. Vous proumeti e vous assiguri que saurèi ount mes fraires soun passadis quand mèmes me caldrìo fa dètz cops le tour del mounde.

E i agèc pas res pel retene. L'embracègoun a tout pèdre, sa maire se l'acabavo de poutous e i fasió un floc de recoumandaciús per qu'a mens se fasque pas tuà bèstioment e enfins le deishègoun parti.

Se'n anèc tout dreit capo la vilo coumo sou fraire, la vèlho, e coumo sou fraire, le segound, le prenguègoun per l'ainat e al palaish en le vegen arribà, la princèssò i sautèc al colh : « D'ount venes, aro, roudaire, fa dos nèits qu'en maridadis e fa dous matis que te trobi pas al lhèit en de ieu; quand la nèit nous courcan amasso. As gardat las abitudos de toun païs de te'n anà passèjà la nèit, i tournaràs pas te lhevà, aro ?

— I tournarè pas ! s'i respoundèc.

Le jouve des tres fraires fasquèc aquelhos reflexius : « la nèit passado es mou fraire le segound qu'a durmit aci en d'elho e s'es salvat dins la nèit. La nèit d'abans, moun ainat èro encaro en vido pel fait qu'a durmit en de la princèssò, la sivo fenno,

Quand le père rentra du jardin, le lendemain matin, il s'arrachait les cheveux et la barbe :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! ma pauvre femme ! Il ne nous en reste plus qu'un : les deux autres sont morts... Toi, dit-il au plus jeune, je ne veux pas que tu partes.

— Devrais-je faire dix fois le tour du monde, mon père, je saurai où sont passés mes frères. »

Rien, ni les pleurs, ni les baisers de ses parents ne put le retenir.

Comme le cadet il fut salué par tout le monde, les gardes du Palais vinrent à sa rencontre, la Princesse l'embrassa :

« Voilà deux jours que nous sommes mariés et deux matins que je suis seule à mon réveil. Ne perdras-tu donc pas l'habitude d'aller te promener la nuit ?

— Je ne recommencerai plus, dit-il.

C'était donc son second frère qui avait dormi avec elle, la nuit dernière... la nuit d'avant son aîné était encore en vie; c'était lui le mari de la Princesse... Où sont-ils donc passés tous deux ? que je sache me taire et je l'apprendrai sûrement.

elh tabé s'es salvat dins la nèit. Ount soun passadis ? Es aquò que cal sabè. Me cal dire re e viren pla ço que se passarà.»

La nèit vengudo, anègoun al lhèit, e coumo sous fraires, penjavo uno camo pel lhèit.

— « Fa dos nèits que penges la camo e cado nèit me dises que demà l'embarraràs ».

— « La dintrarè demà, te preoccupes pas d'aquò. »

Aquò vol dire, pensèc, que mous fraires soun passadis per aci.

Al cap d'un chic, vegèc per la finèstro e pla lhènc alhà, dins un bosc, un lhum qu'i fasquèc coumo quicon que fasió sinne de veni, tustèc le braç de sa belho sor e i demandèc ço qu'èro.

— Cambiaràs pas jamès, fa la tresième nèit que te disi qu'aquí demoroun dos brèishos e que pas un des qu'i soun anats aquí n'es pas tournat !

Sautèc dins le lhèit : « Mous fraires soun aquí » se dièc ; se voulió lhevà sulcop tant i atriavo de sabè ço que les dous ainats èroun devengudis. Deishèc pr'aquò s'endurmi la princèso, se vestiquèc sans bruch e al pus leu piquèc soun chaval capo le lhum qu'avió vist dins le bosc. I arribèc en pauc de temps.

— Pan ! Pan ! a la porto.

— Qui es aquò ?

— Derbissetz-me ou vous l'enfounzi !

— Derbissetz, vous, que poudèn pas.

— Barraban ! d'un cop de crosso enlhandèc la porto al mièi de la passado.

La nuit venue, comme ses deux frères il laissa une jambe hors du lit :

« Voilà deux nuits dit la Princesse que tu me promets de mettre ta jambe sous les couvertures !

« Ne te fâches pas ! demain je n'y manquerai pas. »

Loin, là-bas, très loin, brillait toujours l'appel de la lumière :

« Il saisit le bras de la Princesse :

— Quelle est donc cette lumière qui me fait signe ?

— Tu ne changeras donc jamais mon ami : pour la troisième fois je te répète que, là-bas vivent deux sorcières ; que personne n'est jamais revenu de leur demeure...

Enfin ! je sais où sont mes frères ! et il voulut se lever sans attendre tant était grande son impatience... Il attendit cependant que s'endorme la jeune femme, s'habilla sans l'éveiller et piqua son cheval vers le bois où l'appelaient la lumière :

« Pan ! Pan ! et les deux coups ébranlèrent toute la maison.

— Qui est là ?

— Ouvrez-moi ou j'enfonce la porte.

— Nous ne pouvons pas t'ouvrir ; ouvre toi-même.

— Brran ! d'un seul coup de crosse il fit voler la porte jusqu'au milieu de la cuisine..

Coumo las nèits d'abans, las dos brèichos èroun oucupados : l'uno a escouà le four e l'autro a se penchenà. La que se penchenavo i dièc :

« Tè, arranco aquel pel !

— Arranco-le, tu !

Elho s'i tourno : « Arranco aquel pel ».

Elh t'agafo le pel e le met al foc.

Elho n'i'n moustran un autre.

« Arranco aquel pel », — arranco-le, tu ! — Arranco aquel pel !

Elh que n'èro past d'aquelho coumedio que la brèisho i fasió fèi, t'airapo a pleno ma tout le caparat de pel e ba metèc al foc.

La brèisho venió de pèrdre d'aquel cop un pauc de ço qu'avió de forço. Le goujat la deishèc pas reprene.

— « Garo que m'as pres mous fraires e que si me les tournes pas vivis abans que te b'age tournat dire, te fau passà dins le four, preni-te-bo per dit. » E i apugèc sul colh le canou del fusilh.

La brèisho disió parres. I dièc la mèmo causo tres cops; al tresième te l'agafèc e l'esperlo; la soucadisquèc de bouno manière que se decidèc a les fa tournà vivis.

Aquesto prenguèc sus uno laisho un pot ple de mèl e tout joun en del fusilh sus la garganto, s'ajouquèc e en d'uno plumo

Comme les nuits d'avant les sorcières étaient occupées : l'une à balayer le four, l'autre à s'épouiller. Celle qui se peignait lui dit :

— Tiens, arrache ce cheveu.

— Arrache-le, toi !

— Elle se tourna vers lui :

— Arrache ce cheveu. »

Il le saisit, tira et le jeta au feu.

— Celui-ci... celui-ci encore...

Alors à pleines mains il arracha toute la chevelure et la lança dans les flammes. Sans le savoir il venait ainsi d'enlever à la sorcière une grande part de sa force maléfique. Et avant qu'elle ait pu se ressaisir :

— Tu m'as pris mes frères ! Si tu ne m'es rends pas vivants, tout de suite, je te précipite dans le four. « Et il mit contre son cou la bouche du fusil... »

Elle ne disait rien. Il répéta trois fois sa menace...

Comme elle ne bougeait pas il la prit par l'épaule et la secoua si rudement qu'elle demanda grâce...

Elle saisit un pot de miel sur une étagère, et, le fusil toujours contre sa gorge, s'accroupit, oignit de miel le seuil de la porte et la pierre d'angle en disant :

« Par le peu de puissance qui me reste, que tes deux frères, les deux chevaux et les deux chiens ressuscitent. »

d'escouet, untèc d'aquelho mèl le peirou de la porto e una cantounado en dien d'uno voutz enrauquido : « Pel chic de forço que teni encaro, que tous dous frairis, les dous chavals e les goussis revengoun a la vido.

E las pèiros se tournègoun cambià en cavaliès, chavals e gousses.

— « Aro, ajudatz-me, frairis, lous i cridèc le jouve, poudèn pas parti atal. »

E toutis tres t'empounhègoun las brèishassos, la passègoun dins le four, e, aquò fait, metègoun le foc a l'oustal e s'entour-nègoun cap a la vilo.

Arriboun de boun mati al palaish del rei, après s'èstre racountat cadun ço qu'avió fèit e l'ainat fousquèc susprés de sabé que sous dous fraires avión durmit en de sa fenno, mès ne fousquèc pas jalous, pla al countrari.

Quand le rei e sa filho vegègoun arribà les tres frairis que se semblavoun coumo tres goutos d'aigo, pousquègoun pas que dire. L'ainat anèc embraçà la sivo fenno e i dièc tout ço que s'èro passat e la filho coumprenuèc, alavetz, l'entèstoment qu'avió le siu ome a penjà la camo en deforo del lhèit, a deman-dà qu'èro le lhum e a le trouba que tournavo de se passejà le maiti. Toutis èroun urousis e encaro mès le paire vegent les tres lhauriès pu verdís que jamès, aquel mati ent anent fa soun tour.

Le rei l'anèc fèi quèrre elh e sa fenno e le lendemà toutis amasso fasquègoun un boun repaish e i envitègoun un mounde folh; i agèc que ieu que agègui dit tout le counte e que m'envi-tègoun pas.

Et les deux pierres se changèrent en cavaliers, en chevaux et en chiens...

« Maintenant, aidez-moi, frères, cria le jeune homme, nous ne pouvons pas partir ainsi. »

Ils empoignèrent les sorcières et les jetèrent dans le four. Puis ils mirent le feu à la maison et repartirent vers la ville. En chemin ils se racontèrent leurs aventures et l'aîné apprit avec surprise que ses deux frères avaient couché avec sa femme. Mais il n'en éprouva nulle jalousie, bien au contraire.

Quand le Roi et sa fille virent arriver les trois frères qui se ressemblaient comme trois gouttes d'eau, ils ne surent que dire. L'aîné embrassa sa femme et lui raconta ce qui s'était passé.

Ils étaient tous heureux; mais plus heureux fut encore le père des trois jumeaux, lorsque, le lendemain matin, il vit dans le petit jardin, les trois lauriers plus verts que jamais.

Le Roi fit venir au Palais le paysan et sa femme. Le lendemain il fit donner un grand festin auquel furent conviés tous les habitants de la ville...

Moi seul ne fus pas invité, et pourtant c'était moi qui avais conté toute l'histoire...

- « Passi per un prat, »
- « moun counte es acabat.
- « Passi pel finestrou
- « m'escuibri tout le coutilhou.
- « (ne pourtavi pas cap)
- « Passi per un rastoulh
- « m'escuibri tout le ch...
- « Passi per l'atardou,
- « rette coumo'n bilhou.

(recueilli par Gaston Maugard de la bouche de
M. J. M. de Puivert (Aude).

Je passe par un pré
mon conte est achevé;

je passe par la lucarne
je déchire mon cotillon,
(je n'en avais pas);

je passe par un chaume
je me déchire le derrière;

je passe par l'automne
raide comme un bâton.

Traduit par P. M. SIRE.

Le compte de las crabidetos

Un cop i avió un ome qu'avió sèt goujats e, per pas les nourir sanse fai res a badà tout le joun, lous i croumpèc un escabot de crabos.

Le maiti dièc al siu ainat : « Jan, vai-te'n a las crabos e quand le soulelh s'amagarà, ieu te cridarèi per embarrà e dirèi : Crabidetos, crabidetos, etz sadoulhos e boudoulhos, e lhèit a plenos oulos e cagarilhos a plenis paniès per fumà nostris vergès ».

E aquellos crabos que n'avió fait que courre de tout le joun e qu'avió le ventre prim e la cougo lhevado s'i respoun-dègoun :

« Nani, nani, n'en ni sadoulhos, ni boudoulhos, ni lhèit a plenos oulos ni cagarilhos a plenis paniès per fumà vostris vergès. »

Le paire ne fasquèc qu'un saut capo l'amarge e, salvatge qu'èro, t'atrapèc le siu goujat, i escapèc le cap e le getèc joul pount.

E le lendemà, mandèc le segound amargenà, e aquellos crabos a courre que courriràs sans jamès agafà un chic d'erbo. E la nèit le paire cridèc : « Crabidetos, crabidetos, etz sadoulhos e boudoulhos, e lhèit a plenos oulos e cagarilhos a plenis paniès per fumà nostris vergès ? »

Le conte des petites chèvres

Il y avait une fois un homme qui avait sept enfants. Il ne voulait pas les entretenir dans l'oisiveté, ni les voir bayer aux corneilles à longueur de journée. Aussi leur acheta-t-il un troupeau de chèvres.

Un matin, il dit à l'aîné : « Jean, va avec le troupeau. Quand le soleil se couchera, je t'appellerai en criant; et tu ramèneras le troupeau. Je dirai : Petites chèvres, petites chèvres, vous êtes repues, votre ventre est ballonné, vos mamelles sont lourdes de lait et on remplirait un panier de vos crottes pour fumer notre verger ».

Mais les chèvres qui avaient gambadé tout le jour, avaient le ventre plat et la queue relevée. Elles lui répondirent : « Certes non, nous ne sommes ni repues, ni ballonnées; nos mamelles sont vides et nous n'avons pas fait de pleins paniers de crottes pour fumer votre verger ».

Le père, en véritable sauvage, ne fit qu'un saut jusqu'aux limites du champ, empoigna son fils, lui coupa la tête et jeta celle-ci sous un pont.

Le lendemain, il ordonna à son deuxième fils d'aller paître le troupeau. Mais les chèvres de courir deçà delà, sans même manger un atome d'herbe. A la nuit tombante, le père cria : « Petites chèvres, petites chèvres, vous êtes repues, votre ventre est ballonné, vos mamelles sont lourdes de lait et on remplirait un panier de vos crottes pour fumer votre verger ».

— « Nani, nani, se diègoun las crabos, n'èn ni sadoulhos ni boudoulhos, ni lhèit a plenos oulos, ni cagarilhos a plenis paniès per fumà vostris vergès. »

— « Foc del cel, se dièc le paire, le soupà, vièlh pigre, te peserà pas. »

E d'un cop de voulam i escapitèc le cap e l'anèc getà jous un pountilh.

E les cinc autres jous de la semmano, cadun des autres goujats fasquèc sourtido en de l'escabot de crabos. E aquelhos bèstios de pastourels en guiso d'anà afartà pes camps das autres a l'amagat coumo n'i a que fan tout joun, se'n anègoun pes raishis e aquelhos crabos quand le soulelh passavo n'èroun pas jamès ni sadoulhos ni boudoulhos, ni nou n'escampavoun la lhèit pel camí e n'aviòn pas la fouiro de cagarilhos. E le paire les descapitèc toutis e les pourtèc joul pount.

Pr'aquò la nèit en soupant, èro pla embestiat d'avé pas digus per i anà gardà las crabos le lendemà. Troubèc que ço qu'i aviò de milhou a fai èro de se'n anà ençò de la vesino per se fai prestà le gat.

— « Margadido, Margadido, prestatz-me le gat per me gardà las crabos demà maiti. »

— « Si n'es qu'aquò que demandatz, aqui l'avètz sulcop aquel pauc-vali de gat, que voul poudètz gardà tant queouldretz... »

La vesino i prestèc le gat e le maiti en l'envian a las crabos, l'ome i dièc : « Quand le soulelh s'amagarà vous cridarèi e

— « Certes non, s'écrièrent les chèvres, nous ne sommes ni repues, ni ballonnées; nos mamelles sont vides et nous n'avons pas fait de pleins paniers de crottes pour fumer votre verger ».

— « Feu du ciel ! jura le père, le souper, vieux fainéant ne sera pas lourd à ton estomac. Et, d'un coup de faucille, il lui trancha la tête et l'alla jeter sous un ponceau.

Les cinq autres jours de la semaine, chacun des autres enfants emmena à son tour le petit troupeau. Mais les bêtes à berger, au lieu d'aller se rassasier, en se cachant comme font toujours certaines personnes, à travers les champs des autres, s'en furent par les friches. Quand le soleil s'effaçait, les chèvres n'étaient jamais repues, ni ballonnées; Elles ne perdaient point en chemin le lait de leurs mamelles alourdies et n'avaient point de diarrhée. Aussi le père après leur avoir coupé la tête à tous, s'en fût-il les jeter sous un pont.

Cependant le soir, en soupant, il songeait au cruel embarras de n'avoir plus personne pour garder les chèvres. Le lendemain, il s'avisa que la solution la meilleure était d'aller trouver sa voisine et de se faire prêter son chat.

— Marguerite ! Marguerite ! Prête-moi ton chat pour garder mes chèvres demain matin.

— Si c'est tout ce que vous désirez !... Vous l'avez là ce vaurien de chat et vous pouvez le garder autant que vous voudrez.

La voisine donc lui prêta le chat et le matin en l'envoyant paître les chèvres, il lui dit : « Quand le soleil se couchera, je vous appellerai en

dirèi : Crabidetos, crabidetos, ètz sadoulhos e boudoulhos, e lhèit a plenos oulos e cagarilhos a plenis paniès per fumà nostris vergès. »

Talèu parti en de l'escabot, le gat se te'n anèc gardà las crabos pes caulets dal lhoup. Aqueste te l'entrevegèc e ent escupissen de coulèro l'escripassèc un brave chic.

« Te'n vas ensourti de pes caulets, avalh, òu !

E le gat i dièc :

« Vèni, vèni aci que te curarèi l'èlh ». Le lhoup fousquèc lhèu aqui, se batègoun un chic e d'un cop d'unglo le gat i curèc un elh. Le lhoup s'entournèc un chic, mès ni pr'aquelho, tant la coulèro se'l manjavo que'l tournèc escripassà :

« Te'n vas ensourti, avalh, òu !

— « Vèni, vèni, que te curarèi l'autre. » Le lhoup venguèc e le gat agèc lhèu fait d'i curà l'autre elh. E le gat dishèc afarià las crabos per aquelhís caulets e las bèstios se duflavoun a visto d'èlh.

Le soulelh s'amaguèc e l'ome cridèc. « Crabidetos, crabidetos, ètz sadoulhos e boudoulhos, e lhèit a plenos oulos e cagarilhos a plenis paniès per fumà nostris vergès ? »

E toutes las crabos cridègoun al cop :

— « O-bé, èn sa-dou-lhos e bou-dou-lhos, é lhèit a ple-nos oulos e caga-rilhos a ple-nis paniès per fumà nostris ver-gès. »

L'ome èro content e quand le gat agèc embarrat le faguèc soupà en de dous iòus.

disant : Petites chèvres, petites chèvres, vous êtes repues et ballonnées, vos mamelles sont lourdes de lait et on remplirait un panier de vos crottes pour fumer notre verger. »

Sitôt parti avec son petit troupeau de chèvres le chat s'en alla les garder au beau milieu d'un plan de choux, qui appartenait au loup. Celui-ci l'aperçut et, tout crachant de colère l'apostropha un bon peu : « Vas-tu te sortir de mes choux, là-bas, hou ! ». Et le chat répondit : « Viens ici, viens ici, que je t'arrache un œil ! » Le loup fut vite là. Ils se battirent un moment et d'un coup de griffe, le chat arracha l'œil du loup. Le loup s'enfuit un instant. Mais il ne fut pas sans revenir, tant la colère le dévorait. Il s'écria : « Vas-tu te sortir de là ! Hou... ! »

— Viens, viens, et je t'arracherai l'autre œil !

Le loup s'approcha et le chat eut tôt fait de lui enlever l'autre œil. Puis il laissa les chèvres se rassasier des choux. Les bêtes gonflaient à vue d'œil.

Le soleil se coucha et l'homme cria : « Petites chèvres, petites chèvres, vous êtes repues, votre ventre est ballonné, vos mamelles sont lourdes de lait et on remplirait un panier de vos crottes pour fumer notre verger. »

Toutes les chèvres s'écrièrent aussitôt : « O certes, nous sommes repues et ballonnées, nos mamelles sont pleines et on peut remplir de pleins paniers de crottes pour fumer votre verger. »

L'homme était content et quand le chat eut enfermé le troupeau, il lui offrit un souper de deux œufs.

« E aro, ount vos anà durmi ? »

— « En de las crabos qu'atal pouparèi lhèit quand aurèi set ».

E se'n anèc en de las crabos. Dins la nèit, le gat que s'èro manjat un coufat d'ious aviò set e se'n voulguèc poupà a las crabos. Mès que lous i pecigavo e mousegavo le braiè e aquellos crabos salvatjos, cops de caps ençà, cops de caps enlhà, e cops de pès pertout se carguègoun caduno un bouci de gat a cado corno.

Quand le soulelh tournèc, l'ome cridèc le gat : « Minou, Minou, pst, pst... fa joun, pastre ! »

Le gat veniò pas. L'ome alavetz davalhèc dins l'estable de las crabos e s'avisèc que cap de pastre n'aviò pus : las crabos ne poutavoun un chic de bourro a cado corno.

Ba vouliò tout coupà. T'agafèc un pal, e cops ençà, e cop enlhà, cops de pès a las crabos a i enlhanda le ventre. Toutos demourègoun pel sol, rettos, ventres dubèrts, caps asclats, cornos en poulsièro. I n'agèc uno de garrêlho que passèc per la trauquêlho.

Aquesto crabo se salvèc dins le bosc e se fasquèc uno cabano en de brancos d'avet. A quelque temps d'aqui bouquido qu'èro, fasquèc uno crabido, e quand agèc crabidat pla qu'i calguèc anà querre manja pel siu crabit, uno bèlo bèstio se se'n pot vese.

E abans de se'n anà, la crabo i dièc : « Vau tampà la porto de la cabano e ne derbiràs quand te dirèi :

— Et maintenant, où veux-tu aller dormir ?

— Avec les chèvres. Ainsi pourrai-je téter leur lait si par hasard j'ai soif.

Et il s'en fut retrouver ses chèvres. Dans la nuit le chat qui s'était régalé d'une pleine manne d'œufs, eût envie de boire et voulut téter les chèvres. Mais ce faisant, il leur pinçait et leur mordait le pis et voilà que ces sauvages de chèvres, coups de tête par ci, coups de tête par là, coups de pieds de tous côtés emportèrent, chacune, un morceau de chat à leurs cornes.

Quand le soleil se leva, l'homme appela son chat : — Minou ! Minou ! Pst... Pst..., il fait jour berger !

Mais le chat ne venait pas. Alors l'homme descendit à l'étable et s'aperçut qu'il n'y avait de berger nulle part. Seules quelques touffes de poil ornaient les cornes des chèvres.

L'homme voulût tout briser. Il prit un bâton. Il frappa de tous côtés et lança des coups de pieds aux chèvres, jusqu'à leur ouvrir le ventre. Pas une n'en sortit indemne. Elles étaient toutes allongées sur le sol, raides, ventres béants, têtes éclatées, et cornes réduites en poussières. Il y en eut une cependant, une boîteuse, qui réussit à se faufiler par la chatière et à s'enfuir dans le bois où elle se construisit une cabane avec des branches de sapin. A quelque temps de là, comme elle était pleine, elle mit bas une petite chèvre. Dès qu'elle eut accouché, elle se préoccupa de chercher la pitance pour sa progéniture, une bête plus belle qu'on n'en vit jamais.

Avant de partir, elle lui dit : « Je vais fermer la porte de la cabane.

« Crabideto, crabideto, vèni me durbí que porti lhèit a las poupetos e rametos a las bainetos. »

L'ours qu'èro espatat al soulelh pas lhènc de la cabaneto entendèc aquò e se pensèc que la crabideto deviò estre tendroto e talhèu que la crabo se'n fousquèc anado se lhèvo e se'n va capo la cabano dal crabit.

En d'uno voutz enrauquido truquèc a la porto :

— « Cra-bi-de-to, cra-bi-de-to, dèrbi-me que por-ti lhèit a las pou-petos e ra-metos a las bai-netos. »

— « Mèrdo, mèrdo, qu'es l'ours »

E l'ours se'n devièc entourrà en de l'estoumac lhaugìè.

La crabo arribèc e dièc :

« Crabideto, crabideto, dèrbi-me que porti lhèit a las poupetos e rametos a las bainetos. »

E la crabideto i dervic.

Le lendemà l'ours se tournèc espatà al même endreit e escou-tèc pla coussi disiò la crabo quand se'n aniriò quèrre manjà e al cap d'un chic que se'n fousquèc anado, l'ours qu'aviò pla escoutat l'arribi a la porto e tourno dire coumo la crabo :

« Crabideto, crabideto, dèrbi-me que porti lhèit a las poupetos e rametos a las bainetos ».

La crabideto i respoundèc : « Ba pla mamà, qu'èi apètis. »

et tu n'ouvriras que lorsque je te dirai : « Petite chèvre, petite chèvre, viens m'ouvrir, j'apporte du lait dans mes mamelles et de petites branches sur mes cornes. »

L'ours qui était affalé au soleil, non loin de la petite cabane, entendit ces paroles et réfléchit que la petite chèvre devait être très tendre. Sitôt la chèvre partie, il se leva et alla droit à la cabane. Il frappa à la porte et d'une voix enrouée : « Petite chèvre, petite chèvre, viens m'ouvrir, j'apporte du lait dans mes mamelles et de petites branches sur mes cornes ».

— M.... ! M.... ! C'est l'ours !

Et l'ours fut obligé de s'en retourner, l'estomac léger.

La chèvre arriva et dit : « Petite chèvre, petite chèvre, viens m'ouvrir, j'apporte du lait dans mes mamelles et de petites branches sur mes cornes. » La petite chèvre lui ouvrit.

Le lendemain, l'ours vint s'étendre au même endroit et prêta l'oreille attentivement pour surprendre les paroles de la chèvre au moment de son départ pour trouver la pâture. A peine fut-elle partie, que l'ours, qui avait bien tendu l'oreille, arriva à la porte et répète les paroles de la chèvre : « Petite chèvre, petite chèvre, ouvre-moi. J'apporte du lait dans mes mamelles et de petites branches sur mes cornes ».

La petite chèvre répondit : « Ça va bien, maman, car j'ai bon appétit. » Et l'ours fortement alléché, entra, saisit la petite chèvre et l'avalà d'une bouchée.

E l'ours dintrèc que n'èro apêtissat, t'agafèc aquelho crabido e l'angoulhisquèc sanse la mastegà.

Dins aquel temps, la crabo tourno que s'avisò que l'ours s'a manjado la crabido.

— « Ja te'l vau castià » se pensèc la maire crabo.

— Bou dius, ours, ça dièc, garo qu'es malurous tu, i a dous caçaires que te cercoun per tout e que les vesi qu'arriboun. As un soul estèc de te salvà : aqui as le miu ruscadiè, amago-te-s-i dedins, te metrèi le cendriè dessus e dirèi que fau la ruscado; e l'ours l'escouto. La crabo pauso un pairoulat d'aigo sul foc e le fa bouli e aqui que quand fousquèc caud, escatent, le virèc sul ruscadiè.

L'ours de la cauduro sautèc ta vite que las tripos se t'i denou-sègoun toutos al cop que fasquèc la crabido encaro touto en vido.

L'ours se'n anèc en d'uno soufrenço tarriblo.

— « Garo, crabo, que me fas soufri e que me ba pagaràs. »

— « Vai-te'n avalh, ours, en aquel fourmiguiè e t'agouludaràs pla.

E l'ours se'n anèc al fourmiguiè e se fasquèc picà e boutoulhà, cado fourmigo un chic, qu'èro folh. Tournèc capo la crabo.

— « Ga-ro, cra-bo, que me fas mès sou-fri e que me ba pagaràs ».

— «.Vai-té'n a valh, ours, que i a de belhis moutous e que te regalaràs pla. »

E l'ours anèc avalh. E aquelhis marràs a cado cop de cap un chic e que se l'acabavoun. Se'n tournèc.

Pendant ce temps la chèvre revient et s'aperçoit que l'ours a mangé la petite chèvre. « Je vais le punir tout de suite », pensa la mère chèvre.

— Bon Dieu ! Ours, lui dit-elle, attention ! Tu es bien malheureux ! Il y a deux chasseurs qui te cherchent partout et je les vois justement qui viennent par ici. Il n'y a qu'un moyen pour te sauver : Voilà mon cuvier. Cache-toi à l'intérieur. Je mettrai la cendre sur toi et je dirai que je fais la lessive.

L'ours obéit. La chèvre mit un grand chaudron d'eau sur le feu et la fit bouillir. Quand elle fut bien chaude, et capable de le peler, elle le renversa sur le cuvier. L'ours, sous l'effet de la brûlure sauta si vite que ses tripes se dénouèrent toutes à la fois et qu'il rendit la petite chèvre encore toute vivante. Puis, il s'éloigna en proie à des souffrances terribles.

— Attention, chèvre, car tu me fais souffrir et tu me le paieras.

— Va-t-en là-bas, ours sur cette fourmilière; tu te rouleras à ton aise.

Et l'ours alla sur la fourmilière. Mais il fut tellement piqué par chaque fourmi et boursoufflé qu'il en devenait fou. Il revint vers la chèvre.

— Attention, chèvre, plus tu me fais souffrir, plus cher tu le paieras.

— Va donc là-bas, ours, qu'il y a de jolis moutons et tu t'en lècheras les babines.

— « Garo, gar-ro, erra-bo, erra-bo, que va pus mal enca-ro e que me ha pouir-riós pagà car. ?

— « Alhà, ours, i as un boun picaire que coupo un aibre, meti le cap sul troucou, qu'aquelh ome t'aurà lhèu garit. »

E l'ours anèc avalh e pausèc le cap sus l'aibre :

« Aqi te vau gari, doulent ».

E l'ome d'un cop de piasso i escapcèc le colh e fousquèc garit sulcop de toutis mals : das presentis e das avenentis.

Passi per un prat,

moun counte es acabat.

(Conte populaire recueilli par Gaston Maugard de la bouche de M^{me}Catherine Laurent de Puivert (Aude).

Et l'ours s'en fut là-bas. Mais il y avait des béliers et chacun lui donna de tels coups de tête qu'ils l'achevèrent. Il s'enfuit.

— Attention, attention, chèvr-re, tu es en bien mauvaise posture et tu pourrais me le payer cher.

— Là-bas, ours, il y a un bon bûcheron, qui coupe un arbre. Va poser la tête sur le tronc et cet homme t'aura bientôt guéri.

L'ours y courut et posa la tête sur l'arbre.

— Ici, je vais te guérir, fainéant !

Et l'homme d'un coup de hâche lui trancha la tête. L'ours fut aussitôt guéri de tous ces maux présents et à venir.

Je passe par un pré

Mon conte est achevé.

(Traduit par Mr. H. FERAUD).

GLOSSAIRE

- ACAMAT** adj. qui a de bonnes jambes. Dérivé de **camo**, forme locale de **cambo**, jambe.
- AEN** 1^{re} pers. du plur. du prés. de l'imperatif de **anà** pour **anén**, allons.
- AFARTA** v. rassasier. De **fart**, rassasié.
- AFINTA** v. guetter, épier.
- AGAFA** v. saisir, agripper. De **gaf**, croc, gaffe.
- AGOULUDA** (s') v. r. se rouler, se vautrer. Du latin **ad-volutare**.
- AIBRE** s. arbre. C'est la forme locale du Razès. Le Narbonnais dit **aubre** et le reste de l'Aude **albre**.
- AJOUCA** (s') v. r. proprement : se jucher, ici : s'accroupir.
- A-L'AQUI**, le voilà. On dit plus souvent **garo-l'aqui**.
- A L'ENCOP** exp. adv. en même temps, à la fois.
- AMAGA** v. cacher.
- AMARGE** s. bord de champ, talus. Du latin **margo**, **marginis**. On dit surtout **marge** des champs.
- AMARGENA** v. faire paître sur le bord des champs.
- AMASSO** adv. ensemble, en même temps.
- ANGOULHI** v. avaler. De **goulo** gueule.
- ANH** s. an. Forme locale conforme à la phonétique catalane ou **nn** aboutit à **n** mouillé.
- ARESTO** s. arête.
- ARRANCA** v. arracher.
- ASSEIRE** v. asseoir.
- ASSIGURA** v. assurer.
- ATARDOU** s. automne. Dérivé de **tard**. Il faut probablement lire **la tardou**.
- ATRIGA** v. tarder, être impatient de.
- AURIERO** s. orée, bord. Dérivé du latin **ora**.
- AVELHANO** s. noisette. On a **lh** au lieu de **l**, car dans cette région **ll** latin aboutit régulièrement à **lh**.
- AVET** s. sapin. Du latin **abies**, **abietis**.
- BOUCI** s. morceau, proprement bouchée. Du latin ***buccinum**.
- BADA** v. béer, badauder.
- BAINETO** s. petite corne. Diminutif de **baino**, pus habituellement **bano**. Du gaulois **bannom**.
- BAINO** offre le même mouillement que le catalan **hanya**. Voir **anh**.
- BALANÇ** s. élan. Du latin **Bilanx**.
- BILHOU** s. bâton. Du gaulois ***Billia + onem**.
- BOSC** s. bois, forêt.
- BOUSCASSIE** s. bûcheron. Dérivé de **bosc**. Autre forme **bouscatiè**.
- BOUQUI** v. saillir en parlant du bouc. **Bouquido**, pleine.
- BOUTOULHA** v. former des vésicules, des cloques. Dérivé de **bouto**, vessie, outre. Du latin-grec **buttis**.
- BOUDOULH** adj. qui a le ventre rebondi. Origine obscure, ep. fr. **boudin**.
- BRAIE** s. pis, mamelles des vaches ou des chèvres. Dérivé du gaulois **Braca + arim**.
- BREISHO** s. sorcière, fée. Le mot est attesté en gascon : **brouche**, en catalan **bruixa** et en espagnol : **bruja**. C'est certainement un mot hispanique.
- CADEL** s. jeune chien. Du latin **Catellus**.
- CAGARILHO** s. crotte. Dérivé de **cagà**.
- CAMPANO** s. cloche.
- CAMPESTRE** s. la campagne. Du latin **campestris**.
- CANDELETO** s. culbute. **Fa la candelito**, faire l'arbre fourchu.
- CAPARAT** s. pleine tête.
- CARCINA** (SE) v. se donner du souci,

- se dessécher. Du latin *calcinare*, calciner.
- CARREIROU** s. sentier. Dérivé de *carriero*, chemin; rue.
- CARRELHO** s. poulie. Du latin *car-rum*. Italien *carrucola*, poulie.
- CENDRIE** s. charrier de lessive, toile dans laquelle on met les cendres sur le cuvier.
- CERCA** v. chercher.
- CHIC** adv. un peu. Du latin *ciccus*. Espagnol *chico*.
- COUFAT** s. contenu d'une manne. Dérivé de *coufo*, manne. De l'arabe *Kofa*.
- COUNO** s. grotte. Ordinairement *cauno*.
- COURBAS** s. corbeau.
- COURCA** s. coucher. Ordinairement *coulcâ*; du latin *collocare*.
- CASTIA** v. châtier. Du latin *castigare*.
- DEBREMBA** v. oublier. Du latin *dememorare*, *demembrar*, *debrembâ*.
- DINCOS A** expr. prép. jusqu'à. Formé de *d'aqui a* × *dins* : *dinca*, *dincos*.
- DERUSCADO** s. volée de coups. De *deruscâ*, enlever l'écorce en frappant. De **rusca*, écorce en gaulois.
- DESPOUSOULHA** v. épouiller. Forme ariégeoise et catalane pour *despesoulhâ*.
- DESPIET** s. dépit. Cette forme est une variante de *despieët*. *Despit* est un gallicisme.
- DESENCUSO** s. excuse.
- DEGRANA (SE)** v. égrener.
- DESQUILRA** v. déchirer. Du germanique *skirran*. La forme plus correcte *esquirâ* est aussi en usage. *Esquissâ*, *esquinsâ* de même sens viennent du latin **exquintiare*, tandis que *escouissâ* vient de **excoxare* et *escouissendre* est un hybride formé sur *escouissâ* et *eïssendre* (Limousin) de *exeindere*.
- DAVALHA** v. descendre. Forme assez usitée dans nos régions pour *davalâ*. Voir *avelhano*.
- DESTROUPA** v. désenvelopper. De *estroupâ*, envelopper. Du latin *strup-pus*, *stroppus*, grec *strophos*, lieu de l'aviron, *ruban*.
- DESCAPITA** v. décapiter.
- DUFLA** v. enfler. :
- DEVIEC** 3^{me} pers. du sing. du passé défini de *deure*, devoir au lieu de *deguèc*. Cette forme est analogique de l'imparfait *devio*.
- DENOUSA** v. dénouer.
- DOULENT** adj. fainéant, méchant, primitivement : souffrant, languissant.
- DEMELSAT** adj. dératé, qui court bien. De *melsa*, rate, en germanique *milzi*.
- D'AQUI QUE** expr. conj. jusqu'à ce que.
- EMBARRA** v. enfermer le bétail à l'étable à la bergerie, enfermer. Dérivé de *barro*, barre.
- EMBREISHAT** adj. ensorcelé, charmé. Voir *brêisho*.
- ENCO DE** expr. prép. chez. *Co* vient du latin *casa*, maison.
- EN DE** expr. prép. avec.
- ENGRAISHA** v. engraisser.
- ENLHANDA** v. ouvrir à deux battants. Ordinairement *alandâ*; du gaulois *landâ*.
- ENRAQUI** v. enrouer.
- ENSAIJA** v. essayer.
- ENTREVIRA** v. détourner.
- ESCABOT** s. petit troupeau. En catalan *escamot*.
- ESCAPILHA** v. éparpiller, répandre. Dérivé de *camp*.
- ESCANÀ** v. étrangler. Dérivé de *cano*, roseau, trachée-artère.
- ESCAPÇA** v. décapiter, couper ce qui dépasse; ranger. Du latin **excapiiare*.
- ESCARRALHA** v. éparpiller. Dérivé de *carralh*, mâchefer, du basque *carra* flamure.
- ESCATENT** adj. qui est assez chaud pour enlever le poil. De *escatâ*, enlever les écailles et par extension le poil.
- ESCOUA** v. balayer, écouvillonner. Synonyme *escoubâ*. Du latin *scopa*, balai.
- ESCOUET** s. plumeau, écouvillon. Syn. *escoubet*.
- ESCRIDASSA** v. agonir d'injures.
- ESCUIBRA** v. déchirer.
- ESCUPI** v. cracher. Onomatopie ou du latin **exconspuere* devenu **exconspire*.

ESPANLO s. épaule. Le double l. de **espallo** s'est dissimulé en **espanlo**.

ESPANTAT adj. épouvanté. Du latin **expaventare**.

ESPASO s. épée.

ESPATAT part. passé étendu à terre de tout son long.
Dérivé de **pato**, patte.

ESPAURUC adj. peurreux. Dérivé de **paur** devenu **pou** dans les parlars actuels.

ESPERDIGALHAT adj. éveillé, émerilloné. De **perdigal**, **perdreau**.

ESPIA v. épier. Du germanique **spehon**.

ESTABOUSIT adj. étonné, stupéfait. Du latin ***stupidire**.

ESTAVANI v. évanouir.
Dérivé obscur de **evanescere**. *

ESTEC s. moyen, subterfuge.

ESTRISSA v. réduire en poudre, pulvériser. Du latin ***ex + tritari**.

ESTRIU s. étrier. Du germanique **streup**.

ESTROUPA v. envelopper. Voir **Destroupà**.

FAICH s. fagot. Du latin **fascem**.

FART adj. rassasié. Du latin **faretus**.

FAURE s. forgeron.

FEI v. faire.

FIULA v. siffler.

FOUIRO s. foire, diarrhée. Du latin **foria**.

FOURMIGUIE s. fourmilière.

FREGA v. frotter; frôler. Du latin **fricare**.

GAIRE-BE adv. presque.

GALHOUNAT adj. qui a de bons ergots.
De **gaihou**, petit ongle pointu derrière le pied du coq et du chien.

GARGANTO s. trachée-artère.

GARRELH adj. boiteux. Origine arabe d'après J. Coromines.

GAUSA v. oser.

GOUJAT s. jeune homme. Du latin **gobius**, goujon.

IATASE exclamation pour **vièt-d'ase** (vit d'âne).

JOUVENTUT s. jeunesse, les jeunes gens. Du latin **juventus**, **juventatis**.

LAISHO s. étagère. Du latin **laxare**, **laisser**.

LAUSO s. dalle, pierre plate. Syn. **lhauso**. Il faut noter que dans les parlars du Quercobès (pays de Chabre) est initial toujours mouillé : **lhuno**, **lhaurie**, **lhiri**, **lhopà**. Ce mot est d'origine gauloise ***lausa**.

LHEPA v. lécher. Du germanique **lippa**, **lèvre**.

LHUM s. lumière. Du latin **lumen**.

LUSENT adj. brillant. Du latin **lucere**.

MALPARAT s. malheur, calamité, danger. De **mal** et **parat**, préparé, imminent, du latin **parare**.

MARRA s. bélier. Du latin **mas**, **maris**, **mâle**.

MASTEGA v. mâcher. Du latin **masticare**.

MERCAT s. marché.

MOUSSEC s. bouchée. Subst. verbal de **moussegà**, mordre. Du latin ***morsicare**.

MOUCADOU s. mouchoir. Du latin ***muccatorium** de **mucus**.

MUGE v. mugir. Du latin **mugire** avec changement de conjugaison.

MURGO s. souris. Du latin vulg. ***murica**, du classique **mus**, **muris**. On dit généralement **mirgo**.

NI PR'QUELHO expr. adv. malgré-pourtant.

ORT s. jardin. Du latin **Hortus**.

OUNGANH adv. cette année. Du latin **hoe anno**. Voir **anh**.

OUSTALARIO s. hotellerie.

PAIROULADO s. contenu d'un grand chaudron. Der. de **païrolo**, grand chaudron. De gaulois **parium**.

PANA v. voler. Du latin **pannus**, drap.

PANNO s. poêle. Syn. **Padeno**. Du latin **patena**.

PATO-VIRAT adj. qui a rendu le dernier soupir. De **virà patos**, mourir.

PAUC-VALI s. vaurien.

PECIGA v. pincer. Du latin ***pelliscare**. Esp. **pellizgar**, **pecligar**, cat. **peçligar**.

PEIRO DE CANTOU s. montant d'une porte.

- PENCHENA** v. peigner.
Du latin **pectinare**.
- PICAIRE** s. bûcheron.
- PIGASSO** s. hache. De **picà**, frapper.
- PIGRE** adj. paresseux. Du **piger**, **pigrm**.
- PISHOULA** v. couler. Dérivé de **pishà**, uriner, couler.
- POULHI** s. poulain. Du latin **pullinus**.
Voir **Avelhano**.
- POUPA** v. têter. De **poupo**, mamelle. Du latin **puppo**, du classique **pupa**, petite fille.
- PRIM** adj. mince, vide. Du latin **primus**, premier.
- QUEIRE** v. cuire. Dérivé d'une forme **cueire**, produit de la diphtongaison de **coire**, du latin vulg. ***cocere**.
- QUELHI** v. cueillir. Cette forme correspond à la forme diphtonguée ***cuelh** passée analogiquement à l'atone au lieu de **coulhi**, **culhi**.
- QUERRE** v. chercher, quérir.
- QUICOM** pr. ind. quelque chose.
- RAISH** s. friche, lande. Un dérivé de ce mot **raisheso** est en usage dans l'Aude.
- RAN DE** exp. prép. près de, à côté de.
Du germanique **randa**, bord..
- RASTOULH** s. chaume. Dérivé du latin classique **stipula** par ***re** + **stupula**.
- RECOUNEGUE** v. reconnaître. Infinitif tiré du passé défini comme en gascon.
- RENVIA** v. renvoyer.
- REPENSA** v. réfléchir.
- RE-QUE-VALGO** s. vaurien, propre à rien.
- RESQUITA** s. rejaillir, rebondir.
- RIDELH** (de) exp. adv. du coin de l'œil et par suite de mauvais œil. Cette forme répond à **de reire-uelh**, d'où le verbe roman **reiruelhar**, regarder de mauvais œil (Guiraut Riquier).
- RUMA** v. griller, brouir. Autre forme **rimà**. Du latin **rimare**, fendre.
- RUSCADIE** s. cuvier à lessive. Dérivé de **rusco**, écorce, mot gaulois.
- SADOU LH** adj. rassasié. Du latin **satulus**; pour **lh** voir **avelhano**.
- SIEGUIT** s. suite.
- SOUCADI** v. secouer. Du latin **succutere**.
- TALENT** s. faim, proprement envie (de manger). Du latin **talentum**.
- TAMPA** v. fermer. Du germanique **tap-pôn**, d'où **tap**, **tapà**.
- TEULE** s. tuile.
- TRAUQUELHO** s. chatière. Dérivé de **trauc**, trou.
- TRESUSOU** s. sueur froide, sueur qui précède la mort. Du latin **trans** + **sudor**.
- TRISSA** v. trituter, ici s'échapper en courant. Du latin ***tritiare**.
- TROUNCOU** s. tronc. Peut-être de **trunculum** : trouncou (1).
- TRUCA** v. frapper. Origine probablement germanique.
- TUTO** s. tanière. Du latin **tuta**. En Carcassés **gaunho**.
- UNTA** v. oindre. Dérivé de **unt** participe passé de **unhe**, oindre.
- VERTADIE** adj. véridique, véritable.
- VESPRE** s. soir, après-midi.
- VOULAM** s. grande faucille, dont on se servait pour moissonner. Représenterait le gaulois ***volamo**, br. volain (serpe).
- ZAZIE ANEIT** adv. hier soir. Du latin **ad** + **heri** — **noctem**.

BIBLIOGRAPHIE

1. « **Lo Gai Saber** ». Septembre-Octobre, 1940.

Peire sens pòu (Pierre sans peur) : Un beau conte du Quercy recueilli par Jules Cubaynes et légèrement remanié dans un sens littéraire. (La Prose d'oc, soit dit en passant, toutes les fois qu'elle reprend ainsi contact avec les tours syntaxiques et le vocabulaire de la langue du peuple, au lieu d'imiter servilement les « constructions » françaises — retrouve aussitôt une verdeur, une originalité devenues malheureusement trop rares dans les œuvres d'aujourd'hui).

Du point de vue strictement folklorique, « Peire sens pòu » apporte une version nouvelle et intéressante d'un conte très répandu dans les pays d'oc et ailleurs.

2. **Cahiers nouveaux de littérature, d'art et de documentation**. Décembre 1940, n° 1.

Les fadets dans le département de la Vienne, par le D^r Ellenberger (Poitiers). Les fadets sont des lutins qui hantent les vallées de la Vienne, de la Gartempe, de la Gâtine... A remarquer, à propos de l'étude du D^r Ellenberger, combien la notion de « surnaturel » est incertaine pour l'âme populaire : les fadets sont des « vivants » à peine plus mystérieux que les autres, une sorte d'hommes disgrâciés, des « bêtes » d'un genre tout particulier, mais enfin des êtres naturels. Ils ne deviennent « surnaturels » que lorsque, précisément, on ne croit plus qu'à demi à leur existence.

3. **L'Atlas sonore de la France** : de la mission des Ardennes, 1912 à la mission Alpes-Provence, 1939. (Extrait des annales de l'Université de Paris. 1941) par Roger Dévigne.

Tous les folkloristes doivent connaître l'effort qui a été fait, durant ces dernières années, pour constituer une collection de phonogrammes destinés à fixer l'ethnographie et le folklore sonores. La mission Alpes-Provence — la seule qui nous intéresse directement — a enregistré ainsi, avec l'aide dévouée et éclairée de M. Marcel Provence, des chants de travail, des chants traditionnels, saisonniers, des danses, etc... Nous espérons que M. Roger Dévigne, directeur de la Phonothèque nationale, pourra un jour nous donner les moyens d'enregistrer aussi notre littérature orale de l'Aude, si riche et si peu connue. Et nous recommandons, en attendant, à tous nos délégués, la lecture de son petit ouvrage.

4. **Revue de Folklore français et de Folklore Colonial**. Juillet-Septembre 1940.

Au moment où les études folkloriques sont appelées à prendre de plus en plus d'importance, nous constatons avec une grande satisfaction, que malgré les difficultés de l'heure, la revue de Folklore français n'a point ralenti son activité. Le numéro de Juillet-Septembre est très dense. Citons : « la Justice des bonnets verts dans le Berry », par Charles Gabillaud, « les cahiers ecclésiastiques de l'ancien régime, source de Folklore », par M. Jeanton et M^{lle} Edith Mauriange, « A propos des bonnets verts, » par A. Varagnac. Enfin, une note de M. Fortier-Beaulieu sur les derniers numéros parus de « Folklore-Aude », qui constitue pour nous le plus précieux des encouragements.

René NELLI.



